

Le Fol espoir

Automne 2023



Hiver 2024



Numéro 2

Le fol espoir est la revue artistique et littéraire du programme Arts, Lettres et Communication du Collège de Maisonneuve.

La revue est publiée depuis plusieurs années sur le Web à l’adresse suivante :

<https://lefolespoir.ca/>

Ce numéro sur papier est la deuxième version imprimée du Fol espoir.

Rédactrice en chef : Salomé Goyette

Design Web et design graphique de l’édition papier : Minji Ardanuy-Jetté et Valérie Giroux-Martone

Comité de rédaction : Thomas Asnong, Guillaume Larouche, Zoé Pallot, Brianna Pelletier et Sofia Zapata

Professeur responsable de la revue et de la section Littérature : Jean-François Vallée

Professeur responsable de la section Cinéma : Olivier Belleau

L’impression de ce numéro a été rendue possible grâce au soutien de la Société Générale des Étudiantes et Étudiants du Collège de Maisonneuve (SOGÉÉCOM) et de la COOP Maisonneuve.

Table des matières

Le refus de l’éphémère 4

Suggestions des
libraires de la COOP 6

Section littérature

Poèmes 12

Théâtre 16

Récits 20

LINO 37

Section cinéma

Critiques 50

KINO 59

Section arts visuels 72

Section balados 80

Le refus de l'éphémère

Nous voici donc rendus à la deuxième édition papier du *Fol espoir* c'est-à-dire notre version du *Fol espoir*. Car le visage de la revue change à chaque année : l'équipe de rédaction et les élèves participant aux publications à travers leurs œuvres ne sont pas les mêmes que ceux de l'an dernier ou si, par miracle, ils sont dans cette revue et celle de l'an dernier, on peut être sûr qu'ils ne seront pas présents dans les pages de la troisième édition. Le temps passe, des changements surviennent, mais certaines habitudes, comme la publication du *Fol espoir* papier, restent. Ce sont nos ancrages dans l'éphémère du cégep, de nos études, de notre vie.

Il est difficile de poursuivre le travail de nos prédécesseurs, comme il est difficile de ne pas échapper le témoin dans une course à relais. Au *Fol espoir*, chaque début est une période d'adaptation, dans le changement des rôles, dans l'annonce de la revue aux nouveaux élèves. Mais les liens entre la revue et les élèves finissent par se tisser lorsque ces derniers comprennent que c'est un espace de partage inestimable pour tout le programme d'Arts, Lettres et Communications, c'est-à-dire les options Littérature et Cinéma. C'est aussi un espace pour faire l'expérience en toute sécurité des étapes de la vie d'artiste, comme la publication, la correction de son œuvre par des pairs, l'édition, l'annonce sur les réseaux sociaux, etc.

L'art brille par son refus de l'éphémère. Bien sûr, il n'est pas éternel, mais il vit plus longtemps que nous. Il n'y a qu'à voir les

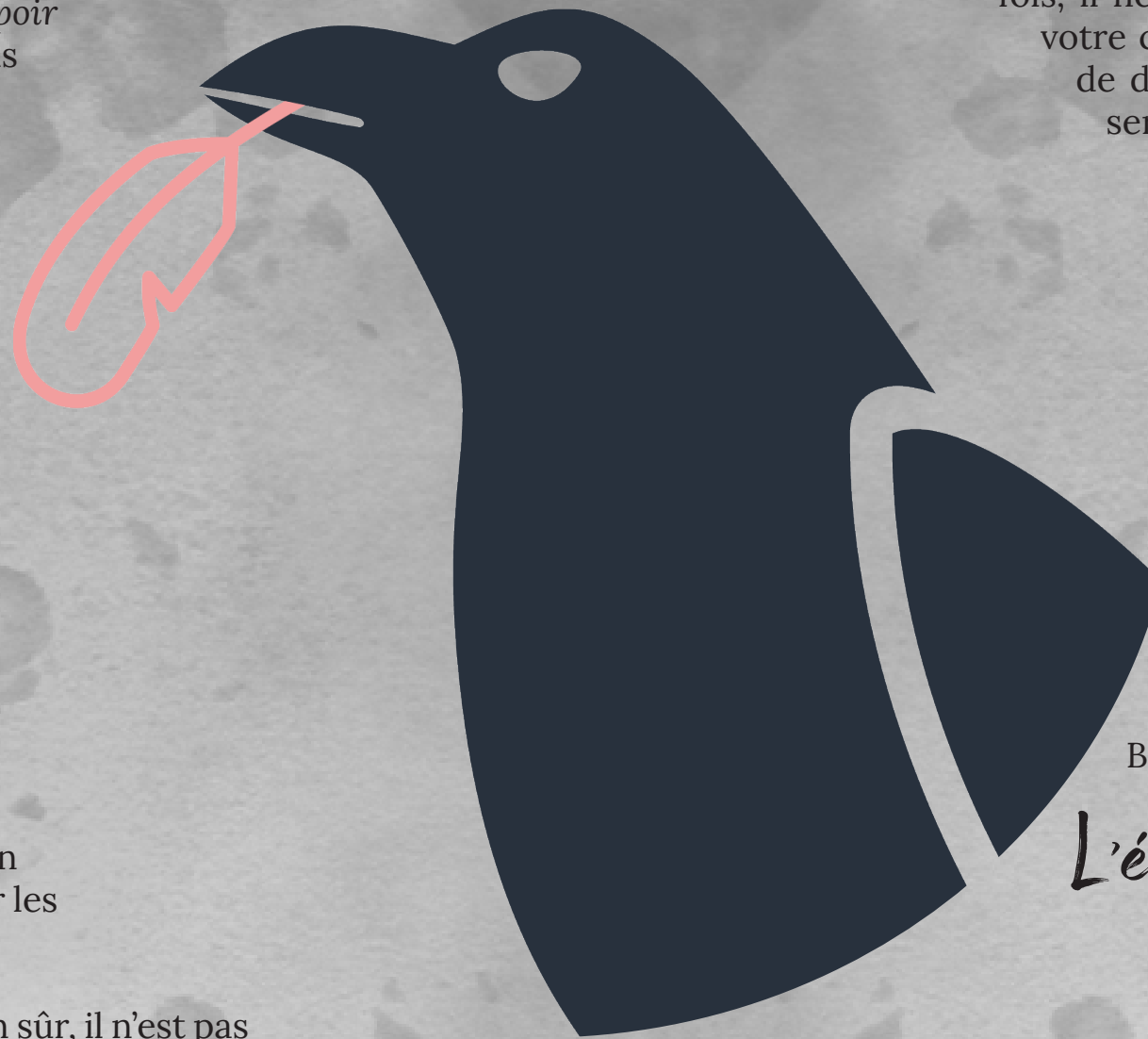
grottes de Lascaux ou les œuvres de l'Antiquité que l'on converse encore avec passion deux millénaires plus tard dans des musées. Une œuvre d'art est une représentation de la perception de l'artiste à un moment précis, à un endroit précis. Une personne ne créera pas les mêmes œuvres selon les différentes périodes de sa vie, selon les différents endroits où elle se trouvera.

La peur du changement est réelle, elle est tangible en chaque seconde, pourtant, comme on vous l'a probablement répété des millions de fois, il ne faut pas lui laisser le droit de vous brimer dans votre créativité. Répondez à l'urgence de créer, d'écrire, de dessiner, de faire des films parce qu'un jour, nous serons morts et il sera trop tard.

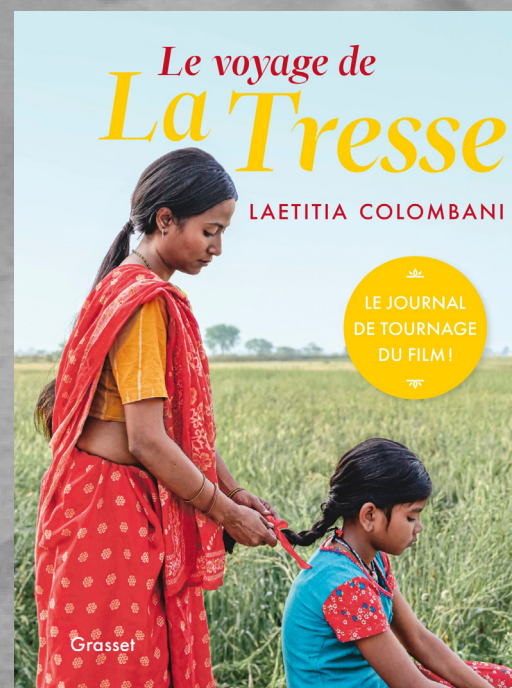
En cette fin de printemps flamboyant, *Le fol espoir* vous invite à plonger dans ses pages chargées d'une petite éternité créée lors d'une période de transition. Nous obéissons à l'urgence de créer, car c'est par l'art, l'écriture et le cinéma que nous communiquons notre volonté de laisser une trace, ne serait-ce que le temps de quelques années. C'est pourquoi toute l'équipe comme les auteurs et autrices des textes présentés vous remercient d'avoir ouvert cette revue que vous tenez dans vos mains: c'est le manuscrit de nos espoirs les plus fous.

Bonne lecture !

L'équipe du *Fol espoir*



1.



Plusieurs fois décalé en raison de la pandémie de Covid, le film a finalement été tourné dans les trois pays du roman, l'Inde, le Canada et l'Italie, en trois langues (hindi, italien et anglais). Laetitia Colombani rend compte de cette aventure exceptionnelle au fil du journal de bord qu'elle a tenu tout au long de la préparation et du tournage, sur le terrain.

ISBN: 9780046835097
 Prix membre: 33.95\$
 Prix régulier: 33.95\$

Les films-clés du cinéma a pour ambition de faire découvrir ou redécouvrir aux cinéphiles, aux étudiants et à tous les passionnés du septième art les films qui ont marqué les cinq grandes périodes de l'histoire du cinéma de 1895 à nos jours. Plus de 250 films-clés ont été sélectionnés.

ISBN : 9782036051232
 Prix membre: 39.95\$
 Prix régulier: 42.95\$

2.

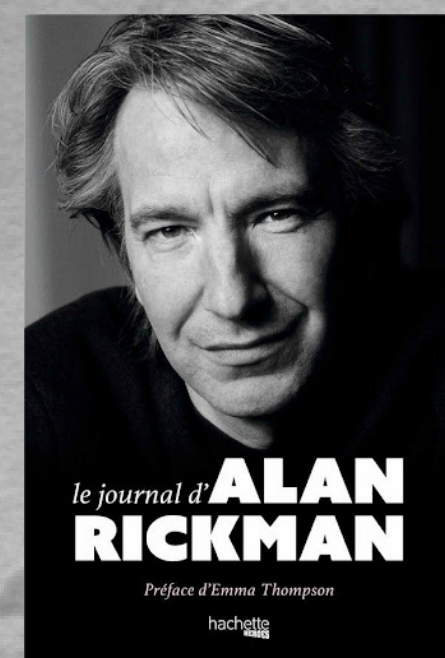


SUGGESTIONS DES LIBRAIRES

Premier roman d'une jeune femme de vingt-trois ans qui rappelle par la puissance de son écriture quelques grands noms de la littérature autochtone comme Tomson Highway, Scott Momaday. Naomi Fontaine rejoint les grandes voix humaines. *Kuessipan* est un livre bouleversant qui nous fait découvrir le quotidien sur une réserve innue.

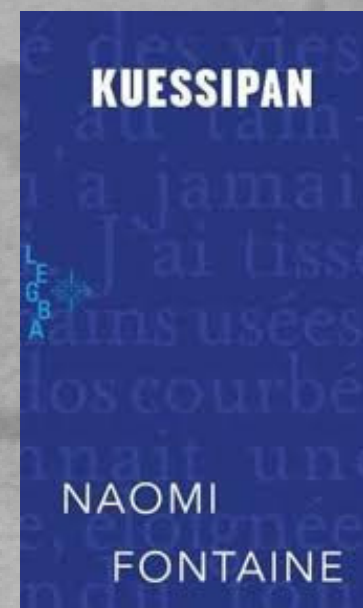
ISBN: 9782897125011
 Prix membre : 12.05\$
 Prix régulier : 12.95\$

4.



Alan Rickman reste l'un des acteurs les plus aimés de tous les temps. On le connaît à travers Harry, dans *Love Actually*. Il est le glacial professeur Rogue de la saga *Harry Potter*. Il a rendu iconique l'implacable Hans Gruber, dans *Piège de Cristal*. Son flegme légendaire et sa voix profonde sont reconnaissables entre mille. Il a apporté à ses rôles une intelligence et une certaine malice qui continuent aujourd'hui encore de captiver un large public. Mais Alan Rickman n'était pas qu'un acteur : son écriture traite de l'extraordinaire comme de l'ordinaire avec humour, franchise, un esprit vif, une plume déliée et spontanée.

ISBN: 9782897125011
 Prix membre : 43.65\$
 Prix régulier : 46.95\$



À travers la voix ou les lettres de différents personnages, on assiste à la tragédie qui commence à se jouer, bouleversant un village figé dans la tradition et le respect des Commandements.

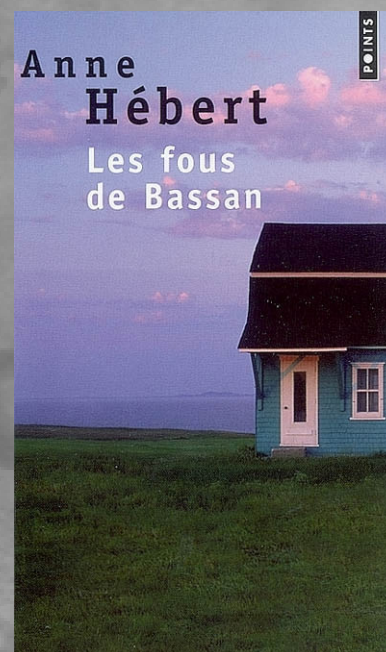
Grande voix de la littérature québécoise, Anne Hébert (1916-2000) est l'auteure de romans, de pièces de théâtre, de recueils de nouvelles et de poésie. Prix des libraires en 1971, *Kamouraska* a été porté à l'écran. *Un habit de lumière* et *L'Enfant chargé de songes* sont également disponibles chez Points

ISBN:9782020336482

Prix membre: 14.55\$

Prix régulier: 14.95\$

5.

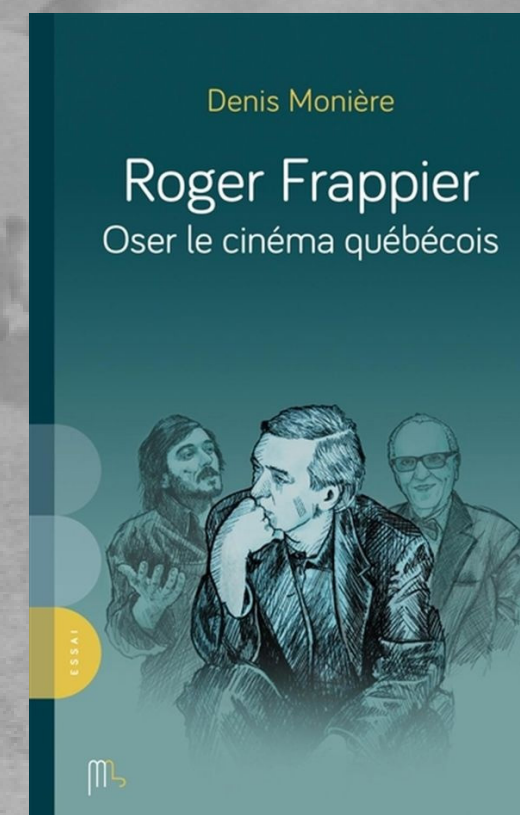


Cet essai reconstitue la trajectoire de Roger Frappier, cet infatigable combattant qui a ferraillé ferme pour la liberté des créateurs et pour qu'existe un cinéma national. 7.

ISBN : 9782925197287

Prix membre: 39.95\$

Prix régulier: 37.15\$



6.



Le premier roman de l'actrice et productrice Millie Bobby Brown, *Dix-neuf marches*, est une histoire émouvante d'amour, de désir et de perte, inspirée des événements réels de l'expérience de sa famille pendant la Seconde Guerre mondiale.

ISBN:9782221274095

Prix membre: 34.95\$

Prix régulier: 32.95\$

**Merci aux libraires pour leurs suggestions:
Marie-Laure, Amandine, Kathleen et Jade**

www.maisonneuve.coop

Local D-2688

Depuis près de 60 ans, la Coop Maisonneuve investit dans différents projets étudiants. C'est donc avec fierté que la Coop s'associe avec la revue *Le fol espoir*.

Nous tenons aussi à souligner l'implication des étudiant.es ainsi que celui des professeur.es qui, chaque année, donnent généreusement de leur temps pour que des projets comme celui-ci peuvent perdurer. Merci !

L'équipe de la Coop Maisonneuve

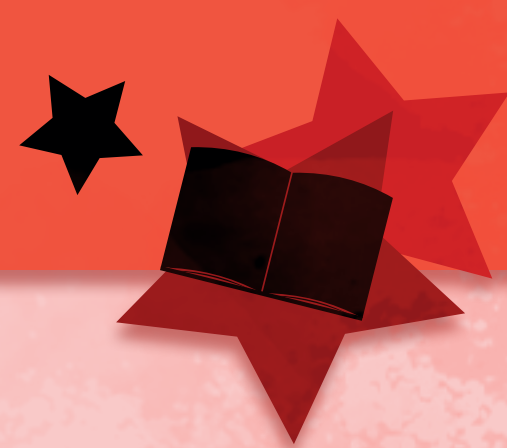


Section

littérature

Bouquet de fleurs Mako Capuano

C'était très beau
jusqu'au moment où
perchées au mur blanc
les unes après les autres
les fleurs de toutes les
couleurs se fanent
têtes suspendues
dans le silence
personne ne sait comment s'y prendre
personne n'ose s'y imposer.



J'ai tout fait pour que ça marche Alicia Hiribarren-Van Rasbourgh

C'est fini.
Et pourtant, j'ai tout essayé.
Je voulais tellement pas que ça échoue.
Mais t'es partie et je suis seule dans mon lit.

Ça partait bien.
Mais très vite, l'angoisse montait.
Moi qui me façonnais à ton image.
Moi qui oubliais qui j'étais pour te convenir.
Moi qui donnais l'entièreté de ma personne.
Je me reconnaissais plus.
Ça allait mal.

Toute ma chair s'est déchirée.
Je t'en ai donné un morceau,
mais t'en as fait mauvais usage.
J'étais devenue l'ombre de ton doute.

J'ai coupé mes cheveux.
Pour rompre avec mon image du passé
reliée à notre histoire.
Pour à nouveau,
respirer ma liberté.

Au final,
j'étouffais pour que ça marche.

L'arbre et l'homme **Ianèle Bellemare**

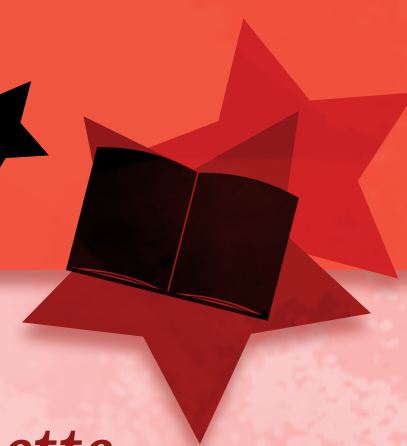
L'arbre peut se rapprocher de l'homme. Il naît frêle, puis se renforce avec l'âge. Il se débarrasse de son vieux feuillage pour, une fois le printemps venu, se rhabiller d'habits neufs, teinté d'opinions nouvelles et d'ouverture face au monde.

Mis à part les sapins, qui toute l'année durant, gardent les mêmes vieilles aiguilles et la même sève amère. Comme quoi tous ne changent pas; certains sont figés dans le temps, prisonniers de leurs stéréotypes, fermeture d'esprit et propos remplis d'épines.

Certains ont un cœur pur, un cœur qui ne peut pourrir, tels que les cèdres. Tristement, les bûcherons profiteurs les utiliseront de l'écorce à la racine, jusqu'à les épuiser.

Je pense que je suis un bouleau qui accumule l'eau lors des orages. Telle la pluie, la tristesse et la déprime me rempliront jusqu'à ce que je m'écroule.

La dépression m'abattrà.



Mon espoir dans une valise **Sofia Zapata**

*La croyance en un sentier meilleur s'estompa
L'éternité ne vit qu'au ciel
Sur terre, la brièveté est maîtresse
Nos peines changèrent de forme*

*Après la perte de la poésie
Vient la nécessité matérielle
Nos naissances sans choix
L'obligation de continuer cette condamnation*

*Pourchassés par les défenseurs de la langue
L'incompréhension à nos portes
L'essai n'a pas de valeur disent-ils
Le résultat nous pourchasse*

*Quel acharnement !
Nous sommes ici pour construire
Et non détruire
Une pierre à la fois*

*Les bananes noires nos richesses
Un matelas sur le dos
Le dos large pour un petit corps*

*Les derniers sous mouillés par la sueur
De travaux que les dominants rejettent
Enchaînés, nos mains ensanglantées remercient les restes
Nous nous rappelons que la pire pauvreté est celle du cœur*

Le Procès

Léo Cecchetti

Les gens suivent les règles sans même comprendre le jeu. Conditionné par le peu qu'ils ont connu. Je ne cherche pas à être sous les lumières, à révolutionner la pensée comme les lumières ou à innover comme les frères Lights. Je suis un enfant de la classe moyenne, celle chez qui le temps passe sans peine. Je fais partie de cette classe à laquelle tout le monde s'identifie. Je ne vais pas m'éterniser comme Balzac ou la jouer bresom comme Ziak. Ces pensées citoyennes que vous avez dans vos Cayennes, ça me fout la haine! Que des bons samaritains qui s'habillent à la Samaritaine. Ça se prend pour Hermès parce que ça s'habille en Hermès. On n'a pas le droit tant qu'on n'est pas roi. Nos représentants applaudissent un Nazi au parlement pour montrer leur solidarité à la cause Ukrainienne. Vous êtes tous pleins de contradictions. C'est vrai que vous êtes verts mais que pour l'odeur biftons, il y a plus de lueurs pour les prochaines générations. Ça produit à la chaîne et ça resserre nos chaînes. Il est temps de changer de chaîne.

Votre honneur, je crains que vous fassiez erreur. Vos mœurs de décideurs ont comme habitude de noyer la lassitude dans le superficiel et l'artificiel. Des jeux et du pain! Pourquoi changer une formule gagnante? Vous devez vous aimer.

Vous osez vous ingérer dans ma destinée. De mon péché allez-vous me pardonner?

Il s'agirait de ne pas se croire plus catholique que le Pape. Vous vous croyez légitime? Je dis que, de votre estime, vous êtes victime.

Et, vous, membres du Jury... Vous qui devez trancher et qui ne savez même pas quoi faire de votre vie. Comment décider du sort de celle d'un autre? L'histoire appartient à celui qui contrôle le présent et la vérité propre à chacun d'entre vous. Que faire à présent?

Vous, spectateurs de l'auditoire! Vous voulez assister à une démonstration de justice? Que je serve de sacrifice à ce qui vous fait préjudice? En effet, mon magnum a atteint son sternum. Et alors? Tout ce que vous souhaitez, c'est que je me prenne une sentence plus grande qu'un Magnum. Mais c'est pas ceux de mon espèce qui vous refileront l'herpès. Vous vous faites déjà assez baiser sans le remarquer. Vous prenez de votre temps libre pour me voir ne plus l'être. Au fond vous êtes à fond dans ce procès mais le fin fond de l'histoire, c'est secondaire. Vous me tombez sur les nerfs! Ce moment pour vous, c'est que du divertissement.

Pour ma défense, je souhaiterais vous dire que la prospérité, inexorable, démantelée imperméable de la rhétorique constitutionnelle soustrayable, perpendiculaire fait de moi un homme innocent.

Effectivement, ça veut rien dire. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise? Je sais même pas ce que je veux et ce qui a du sens. L'essentiel, c'est que l'essence qui m'alimente soit charmante. Le reste n'est qu'une belle absurdité. Cette ambiguïté n'empêche tout de même pas les choses d'avancer. Memento mori. J'attends donc inévitablement votre sentence.

Cette fois-ci, ce n'était pas à vous que je m'adressais, Monsieur le juge.

L'accident mérité**Myriam Landry**

Deux autos viennent de se rentrer dedans. Dans l'auto rouge, c'est un homme, dans la blanche, c'est une femme. Je crois qu'ils vont bien, mais j'ai peur. Le visage de l'homme me dit quelque chose. Il est au téléphone. La femme se tient le bras, mais elle pleure pas. J'ai mal pour elle. Quelqu'un lui demande s'il faudrait appeler quelqu'un d'autre. À côté de moi, j'entends un monsieur dire « Of course, c'est une madame ». J'entends son ami dire juste après : « Qu'a reste dans son char, on veut pas la voir! ». J'apprends par la foule que la femme doit partir en ambulance. Les deux hommes se mettent à ricaner, l'un deux vient de dire : « Femme au volant, mort au tournant ». Je ressens une émotion forte. Je saurais pas dire laquelle, c'est comme une montée d'adrénaline mais mélancolique. Je me dis dans ma tête : « Pauvre elle, elle s'efforce de sortir de son char tout cabossé pour avoir un minimum d'aide de la part des passants, mais ce qu'elle reçoit en retour l'amoche encore plus. »

On dirait qu'elle sait pas quoi faire. L'homme, lui, y'a rien, seule sa voiture est amochée. J'en déduis que c'est une voiture de luxe par son expression et les remarques des gens. On lui offre de la sympathie. Comme s'il venait de perdre un être cher. J'ai pas vraiment vu ce qu'il s'était passé, mais je crois que l'homme a voulu remonter une rue à sens unique. Ils se sont rentrés dedans par le capot. On dirait que le monde s'est figé à l'entour d'eux. Tous les témoins restent où ils étaient pour voir la suite. Des «woereux» comme dirait mon père. Les autres voitures derrière eux commencent à faire demi-tour pour emprunter un autre chemin.

Je suis contente. Je reconnais enfin l'homme. C'était mon employeur il y a cinq ans. Bastien. Je suis pas sûre de pouvoir le considérer comme une bonne personne. Il nous a toutes faite chier avec ses commentaires dégueulasses. « Damn Marie, ce pantalon-là te va à merveille, on va faire plein de ventes aujourd'hui, ça a l'air » ou « For real, si je devais me perdre sur une île déserte pis que je devais prendre juste trois choses avec moi,

je vous prendrais toutes les trois. Comme ça le ménage est fait, la bouffe aussi ,pis j'ai trois plotes à moi tout seul». Il le méritait cet accident-là. Avec son ostie de beau char qui coûtait tellement cher qu'il arrivait même pas à toutes nous payer comme y faut. Je trouve ça juste plate pour la femme qui a rien demandé. C'est bizarre. Je me souviens d'avoir fait un vœu du 11h11 contre lui mais je l'avais fait en blague. J'aurais jamais voulu qu'il lui arrive quelque chose de grave. En fait, ça, c'était avant qu'il agresse mon amie. J'ai tout vu, elle pliait un chandail quand il est arrivé par derrière, il l'a prise par les hanches et il a fait se cogner ses fesses contre son pubis, quatre fois. Je me souviens encore de son regard de détresse. Je suis contente que cet accident-là soit tombé sur lui. Si je pouvais, j'irais moi-même cogner sur son beau char rouge écarlate. Ça lui ferait jamais autant de dommages qu'il nous a faits, mais ce serait un début.

La carie

Allan Guetie Michel

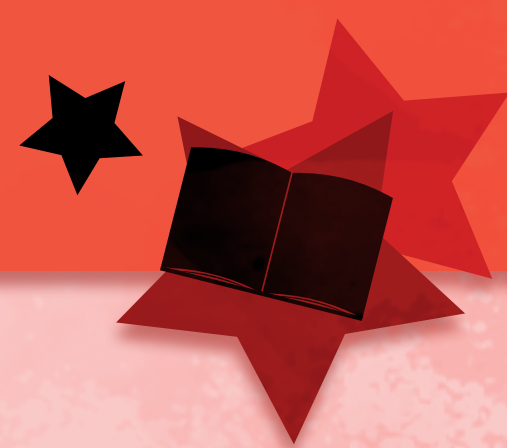
Anecdote de métro

- La carie, je pense qu'elle a toujours été là. Je me souviens avoir toujours eu cette petite ligne noire sur ma dent arrière. Enfin, je ne sais pas. Quand je l'ai remarquée, elle avait l'air de m'être familière, d'avoir toujours été présente et qu'elle manquait juste de l'attention nécessaire. En tout cas, au début, je me disais surtout que je pouvais économiser l'argent pour le dentiste et qu'une petite ligne qui ne fait pas de mal ne mérite pas qu'on se ruine. J'ai même douté que ce soit une carie, car mon alimentation et mon hygiène étaient plus qu'exemplaires, et la ligne était juste sur la surface.
- Alors, comment en es-tu arrivée jusque-là?
- Attends! J'y arrive, ça ne s'est pas fait en une journée. Je pense même que le jour où j'ai vraiment pris conscience que la carie me tourmenterait, c'était deux mois après avoir pris conscience de sa présence.
- Pfft... et comment exactement elle a commencé à te faire mal?
- Mais attends, laisse-moi parler.
- Ok, ok.
- Arrête de me regarder avec ce sourire moqueur! J'ai fait un rêve... Un rêve énigmatique et très troublant.
- Une révélation? T'as vu le bébé Jésus qui t'a dit que ta dent était démoniaque?
- Arrête de rire de moi! Non, je ne savais pas encore qu'elle était démoniaque. Je ne me souviens plus vraiment des détails du rêve, mais je savais que la dent me tourmentait dans mon sommeil.
- Elle te faisait mal?

- Non... elle ne m'a jamais vraiment fait mal.
- Mais de quoi tu te plains alors?
- Argh! Attends. Revenons d'abord à mon rêve. En me réveillant, j'ai su que ma dent me poserait un problème. N'as-tu jamais eu de rêve de ce genre, où tu ne sais pas du tout de quoi tu as rêvé, mais tout ce qu'il te reste de la nuit, c'est un sentiment que tu ne peux expliquer. Pour moi, ce sentiment était une grande source d'inconfort. Je me suis réveillée en sueur. Je ne me sentais pas bien du tout. Et j'ai tout de suite fait le lien avec ma dent. Tout à coup, je ne pouvais plus ignorer sa présence : elle ne m'a pas fait mal, je l'ai juste sentie. Et, tout au long de la journée ensuite, j'ai léché ma dent avec le bout de ma langue tandis que j'étais dans la lune. Même mon copain a remarqué que quelque chose n'allait pas. Il me parlait, et je n'entendais pas ce qu'il me disait.
- Tout ça à cause d'un rêve?
- Rêve ou pas, j'étais inconfortable, il me fallait un rendez-vous chez le dentiste. J'en ai pris un, c'est incroyable, mais j'ai eu un rendez-vous moins de deux semaines plus tard. Mais deux semaines, c'était tout de même trop long.
- Ouuhhhh, le diable a eu le temps de s'installer dans ta dent!
- Je sais : tu penses que je suis folle ou je ne sais quoi, mais tu as littéralement raison. IL a eu le temps de s'installer, pas nécessairement le diable en personne, mais la force négative, proprement diabolique qui accompagne cette carie.
- Cela n'a aucun sens, tout le monde développe des petites caries...
- Oui, mais celle-là est différente, elle me rend différente... en une nuit, elle avait quitté la surface de ma dent et avait pénétré ma gencive.
- Je ne suis pas sûr que ce soit possible.



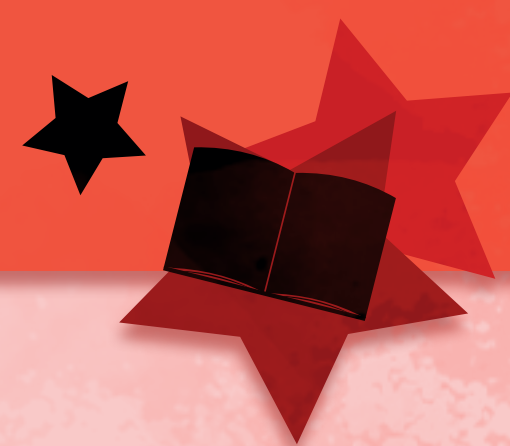
- Moi, oui, je l'ai sentie, de minute en minute, de jour en jour, entrer et se forger un chemin jusqu'à mon âme. Elle avait presque pris possession de moi, je n'avais plus de contrôle, la carie commençait à se servir de moi comme d'une marionnette.
- Comment ça?
- Eh bien, je faisais des choses que je ne faisais pas avant, par exemple, je ne pouvais plus résister au marchand de glaces à côté de chez moi.
- Ha ha... le marchand de glaces? T'es pas sérieuse. Tu n'utiliserais pas la carie pour excuser tes défaillances sucrées?
- Non, je te dis, c'est la dent, j'en devenais presque folle. Mon copain et moi, nous ne nous étions jamais disputés auparavant mais, depuis la carie, on se dispute tous les jours. Je ne le supportais presque plus, tout ce qu'il faisait m'irritait. Un jour, je n'en pouvais tellement plus de lui que j'ai fini par le mordre... le mordre très fort... bien plus que de le mordre en fait... Il saignait abondamment.
- Sérieusement?
- Puis il y a aussi que les enfants et les bébés que je croisais semblaient de plus en plus moches. Je ne disais plus bonjour au voisin : ma dent me piquait, et je disais la première chose qui me passait par la tête. Je passais ma journée à la gratter avec les dents d'un couteau, à la frapper avec une cuillère comme un marteau, je la fouillais avec des cure-dents.
- Peut-être qu'elle n'est pas si terrible cette carie, peut-être qu'elle te pousse à assumer tes désirs au final.
- Peut-être, mais ma vie était parfaite avant, et j'ai tout perdu : mon copain, ma vie sociale, mon travail, car je n'arrivais pas à garder le contrôle sur mes pulsions. Tout ça en si peu de temps, juste quelques semaines.



- Finalement, tu as dû aller chez le dentiste, j'imagine.
- Oui, je reviens du dentiste, justement.
- Ah oui, alors quel est le verdict?
- Il n'a pas voulu me l'arracher, mais seulement la nettoyer. La vibration des instruments sur ma dent me faisait du bien, mais ce n'était pas suffisant. La carie, apparemment, ne touchait que l'émail pour l'instant. Pourtant, je le jure par tous les dieux, je la sens plus profonde. Alors j'ai dû faire le nécessaire moi-même. Ça n'a pas été facile, elle était coriace mais, crois-moi, il le fallait.
- Était-ce vraiment nécessaire? Mais bon, au moins maintenant tu es tranquille
- Oui, oui, sinon je sais que je serais allée beaucoup trop loin dans mes pertes de contrôle sur mes pensées.
- Comment?
- Ben... tu sais le genre de mauvaises pensées quand tu vois une personne trop près du bord du métro et que tu te dis que ça lui servirait de leçon si elle tombait, si on la poussait, si tu la poussais. Ou quand une vieille dame met beaucoup trop de temps à descendre les escaliers devant toi et que tu te dis que ça irait plus vite si tu la poussais. Ou encore quand tu vois un petit chihuahua et que tu te demandes à quelle distance tu pourrais le propulser si tu le shootais du pied. Tu vois ce que je veux dire?
- Hmm.
- Mais maintenant je suis libre de tout ça. Tu veux la voir? Je l'ai vraiment arrachée. Regarde, j'ouvre grand aaaahhh.
- Ughh!!!



- Quoi? Pourquoi tu fais cette tête? Y a un problème? Qu'as-tu vu?
- Hmm, la gencive est complètement noire.
- Quoi? Genre un noir bon ou un noir mauvais?
- Euh, je ne sais pas, elle est juste complètement noire.
- Comment ça? Un noir bon ou mauvais?
- Mauvais, très mauvais. Genre, elle semble complètement pourrie.
- Quoi?! Comment?! Oh non!
- Bon, le métro arrive, je dois y aller. Bonne chance!
- Eh! Tu es beaucoup trop proche du quai...



Chatière

Guillaume Larouche

Je ne sais plus trop quel jour nous sommes mais, en tout cas, mes compagnons humains sont partis. Étendu de tout mon long, je regarde la fenêtre d'un air pensif. Je sais qu'ils reviendront bientôt. Lorsque je suis seul comme cela, je m'amuse avec ce que je peux. Par exemple, cette fausse petite souris qui me dévisage depuis tout à l'heure.

Je saute sur celle-ci. Elle me glisse des pattes. « Là, elle l'a cherché. Elle me provoque c'est certain » que je pense en la fixant. Après quelques secondes, je me lasse. Alors, je déambule dans la maison. Je gratte les portes fermées au cas où elles s'ouvriraient par miracle. Soudain, j'entends la clé tourner dans la serrure de la porte. Enfin! Je commençais à me sentir seul. Je vais me poster face à la porte d'entrée pour accueillir mes compagnons, bien heureux, ravi même qu'ils soient de retour de leur expédition. Ils entrent dans la maison, leurs mouvements sont machinaux. Toujours les mêmes à chaque fois. Ça ne me déplaît pas, je hais quand la routine change.

L'un d'eux m'ouvre la porte patio, et je m'élance dehors pour qu'à mon tour, je parte à l'aventure. Je sens le vent qui frappe les poils de mon dos qui se hérissent, je frétille, puis pars à la course jusqu'à la cour en descendant les escaliers quatre à quatre. J'atterris dans le jardin aux hautes herbes. Tapi sur le sol, je guette le moindre mouvement... Là! Je bondis en avant, mais, trop tard, l'oiseau s'est envolé. Tant pis! Je poursuis mon chemin en escaladant le mur blanc séparant mon havre de paix de la maison habitée par cette énorme bête brune et poilue. Tiens, voilà son jappement ahurissant. Je fais un détour par la forêt. Ici, le gazon est en hauteur et est retenu par de hautes tiges de bois.

J'entends, à travers les chants des oiseaux, un bruit de ruissèlement qui ne semble pas très loin. Je trotte jusqu'à la source du bruit pour déboucher sur une clairière bordée d'un ruisseau. Je m'arrête un instant pour boire un peu. L'eau claire reflète mon pelage noir lustré. J'observe mon reflet ondoyant. Subitement, un bruit vient briser le calme. Un

bruit qui évoque un anneau de métal qu'on aurait échappé. Curieux, je décide d'aller voir, mais en restant prudent tout de même. Le poil de mon corps se hérissé comme jamais auparavant, et je sursaute lorsque je vois que, devant moi, se « tient » ce qui s'apparente à un torse de machine. En réalité, il était plus évaché sur une racine d'un de ces arbres nombreux dans cette partie de la forêt. « Il ressemble étrangement à un humain... », pensé-je. Cependant, il était vert-de-gris et parsemé de tâches orangeâtes un peu partout. Je renifle un peu autour, juste pour m'assurer que cette chose ne me tende pas de piège. Je suis tout de même attiré par cet étrange objet métallique. Il a un reflet tellement... envoutant comme ce point rouge qui apparaît parfois chez moi. Je grimpe sur la clavicle métallique de l'immense torse. Je dois marcher à tâtons pour ne pas me coincer une patte dans ses plis chromés qui sont tous exposés. J'arrive sur son épaule et je vois, sur sa nuque, une étrange ouverture circulaire trop petite pour que je m'y introduise.

Un peu déçu, je décide de redescendre. J'atterris sur l'herbe d'un seul bond. En me promenant autour de la carcasse, je remarque un petit objet argenté qui git sur la mousse près de lui. On dirait une sorte de cylindre. Mon instinct félin me dit que ce machin et le torse qui gît au sol sont liés. Je le prends donc dans ma gueule et le transporte jusqu'au torse métallique. Je le traine un peu partout jusqu'à ce que je me rende compte que sa forme correspond parfaitement au trou circulaire que j'avais aperçu plus tôt sur la nuque de la machine. Lorsque j'introduis le cylindre dans la fente, un son sec et grave retentit puis s'interrompt tout d'un coup, créant un écho dans toute la forêt. La chose prend vie. L'angoisse s'empare de moi. Je saute en bas du torse et cours me réfugier derrière un bouleau, mais en restant assez près pour pouvoir observer la scène. Je suis curieux de nature que voulez-vous.

D'un coup, le sol sous mes pattes se met à se fracturer jusqu'au ruisseau que j'avais traversé plus tôt. Puis, la machine s'active et commence à se lever. Des plaques de terre se soulèvent tout autour, et je me rends

compte que je ne voyais en fait que la partie émergée de la machine. En réalité, la plus grande partie de cette immense chose était enfouie dans le sol. Ou du moins, elle était là depuis tellement longtemps que la mousse et le gazon avaient pris le dessus sur elle au point de l'ensevelir. Complètement sortie de terre maintenant, la créature métallique se tient bien droite. Elle doit avoir la hauteur de deux humains au moins. De la fumée s'échappe de ses articulations et des roues dentées émettent des grincements à chaque fois que son grand corps bouge. Elle regarde autour d'elle, on dirait qu'elle cherche quelque chose... ou quelqu'un... Je me décide enfin à sortir de ma cachette. Aussitôt, la créature se penche vers moi lentement et en grinçant. La machine ouvre une cavité qui ressemble à sa bouche, mais je ne comprends pas ce qu'elle essaye de me dire. Elle émet un léger soupir après avoir parlé ce langage incompréhensible. Elle pose un genou au sol et me tend quelque chose. Je m'approche et je vois qu'au creux de sa main dénudée se trouve un objet noir que la machine met dans mon oreille gauche. « Salutations petit être », me dit-elle en souriant doucement de sa bouche métallique. Je sursaute. Je comprends ce qu'elle me dit! « Ce petit dispositif va nous permettre de mieux nous comprendre. » Mon ami géant me fait signe de le suivre. À chaque pas, le sol tremble.

Plus nous avançons, et plus la forêt se transforme en ville fantôme. De haut bâtiments gris s'élèvent de chaque côté du sol parsemé de gazon. Les rues semblent désertes, seul le sifflement du vent et les pas lourds de mon nouvel ami se font entendre. « Bienvenue à Polis ! C'était très achalandé ici, autrefois... » Il fixe le ciel d'un air nostalgique. Je regarde autour de moi, anxieux. « Excuse-moi, mais pourquoi tu m'emmène ici ?

- C'est simple, tout ceci fut créé par tes amis, les humains. Cette rue, ces bâtiments, cette ville, moi, dit la machine sur un ton étonnement neutre.

- Ils sont passés où alors ?

- Partis détruire d'autres écosystèmes. Tu vois, les humains sont si obnubilés par leur désir d'expansion qu'ils en oublient même les inventions que leurs prédécesseurs avaient conçues. » En disant cela, il pointe sa poitrine trouée qui laisse passer quelques rayons de soleil.

On continue à marcher à travers la ville abandonnée jusqu'à ce qu'on débouche sur une sorte d'aire ouverte. Seulement, la nature a repris ses droits : les bancs et le petit pavillon sont couverts de mousse. « Tu vois, dit mon compagnon, cet endroit grouillait de robots et d'humains avant. On pouvait entendre les rires des enfants enjoués et les soupirs des parents fatigués se mêlant aux cliquetis des pas des robots de services. Une parfaite cohabitation... Viens, dit-il soudain, j'ai quelque chose à te montrer »

On déambule encore quelques instants lorsqu'on arrive devant un édifice qui semble plus imposant que les autres. La créature métallique entre à l'intérieur. Elle y active à gauche de l'entrée une sorte de grande boîte métallique étrangement brillante pour l'âge de cette ville en ruines. Le même son que lorsque j'ai activé mon compagnon tout à l'heure se fait entendre, mais il sonne dix fois plus fort que le premier, me perçant quasiment les tympans. Mon ami voit que je me tiens assis bien droit, pétrifié, sur le pas de l'immense double porte. Il s'accroupit et dit : « N'aies pas peur, j'ai quelque chose à te montrer. » D'abord hésitant, je finis par me convaincre de me lever. J'étire mes pattes avant, puis mes pattes arrière, avant de trotter vers mon compagnon pour l'accompagner dans cet édifice lugubre. « Rendu là, j'espère qu'il y aura du thon » pensé-je tout haut.

On arrive dans une salle sombre et humide où des lumières s'allument au fur et à mesure suivant, semble-t-il, le rythme de mes pas. Des inscriptions qui me paraissent incompréhensibles parsèment les murs de la pièce : des sortes d'engrenages gigantesques menant à une ville, une forêt submergée par l'eau, un homme à quatre bras et à quatre jambes entouré d'un cercle en son centre. Divers dessins datant d'une

époque antérieure ornent aussi cette fresque. Mon compagnon mécanique me désigne une boîte rectangulaire. J'ai un sentiment bizarre qui me parcourt le poil. « Voici le tombeau de notre créateur. » Je saute sur la grande boîte rectangulaire. J'y vois, dessiné sur sa partie supérieure, un très vieille homme à longue barbe. Il porte un étrange coussin sur sa tête et semble triste. Je regarde mon ami robotique d'un air inquisiteur : « Et ils sont partis où tes créateurs? » Je m'approche de lui, il réfléchit longtemps avant de finalement soupirer de me répondre : « Ils ne sont plus de ce monde. »

Le monstre sous mon lit

Évi Bernard

À l'âge naïf de 6 ans, j'avais peur du monstre qui se cachait sous mon lit. Chaque soir, après m'être endormie, j'étais extirpée de mes rêves par de légers grattements qui, n'avais-je pas eu le sommeil d'une souris, seraient passés inaperçus. Peu de temps après, c'étaient des tapotements contre mon matelas qui transformaient mes rêves en cauchemars et, au cœur de certaines nuits, j'aurais juré entendre une faible respiration provenant de sous mon oreiller.

Après m'en être plains maintes fois à mon père, je l'ai incité à se rendre à contrecœur au Dollarama au coin de la rue et à recouvrir mon plafond d'étoiles phosphorescentes. Ce soir-là, pour la première fois de ma courte vie, j'ai dormi à la belle étoile.

Venue l'heure de me border, mon père m'a promis que la lueur émanant de la galaxie illusoire ferait fuir le monstre, car les monstres ne vivaient que dans l'ombre. Cela s'est avéré, du moins un certain temps...

Maintenant, les étoiles ne brillent plus comme elles brillaient il y a 12 ans. Elles ont fini par perdre leur étincelle, comme toute autre belle chose finit par s'éteindre. La promesse faite par mon père appartient désormais au passé.

Par des nuits particulièrement froides, le monstre rampe hors de sa cachette et s'assied au pied de mon lit. Il m'observe silencieusement. Sa silhouette se fond dans la noirceur, mais ses yeux reflètent l'éclat mourant des étoiles. Je suis certaine que s'il n'y avait pas cette faible luminosité pour les définir, ils ne seraient que deux trous vides dans son visage.

Le monstre est obsessivement minutieux – *silencieux* – dans ses déplacements, ses gestes, sa respiration... celle-ci résonne au même

rythme qu'un battement de cœur en fin de vie.

Ce soir, pour la première fois, il parle.

« Tu as changé », me dit-il.

Sa voix fait écho, venant rebondir sur les quatre murs blancs de la pièce comme un ballon de plage dans le vent avant d'enfin atteindre mes oreilles et de pénétrer mon cerveau. Cette intrusion devrait me faire frissonner, me faire crier, me faire fuir, mais pas une seule goutte de sueur effarée ne coule le long de mon front. Sa voix est un peu trop familière.

« Qu'est-ce qui te fait dire ça? », lui demandé-je, les yeux rivés sur les siens.

Une seconde de silence, puis deux, trois et quatre, et le silence vibre à travers ma cage thoracique et m'écrase les poumons.

Finalement, je suis la première à le briser : « Je ne suis plus une enfant, c'est ça? »

Quatre nouvelles secondes s'écoulent.

1...

2...

3...

4...

Vais-je sombrer dans la folie avant d'obtenir une réponse?

Enfin, il secoue la tête longuement.

« Non, ce n'est pas ça », dit-il, se penchant vers moi et plissant ses deux trous brillants comme s'il me disséquait avec son regard. « Tu t'es... estompée. »



Je hausse les sourcils. C'est mon tour de jouer à la reine du silence.

« J'aurais dit que tu t'es égarée », poursuit-il, « mais ce n'est pas tout à fait ça. Tu es toujours là, simplement, juste... éteinte. Pourquoi as-tu étouffé la flamme qui brûlait autrefois si vivement en toi? »

D'une bouchée, le lit m'engloutit, m'avale tout rond sans me mâcher. Je peine à ne pas me noyer dans les draps noirs ressemblant soudainement à un océan sombre et agité. Ce monstre est un requin, venu réclamer non du sang, mais une réponse à sa question. Celle-ci tourne en rond dans ma tête.

Pourquoi ai-je étouffé la flamme qui brûlait autrefois si vivement en moi?

« Ce n'était pas intentionnel », craché-je, « j'ai fini par manquer d'air et sans air, les flammes s'étouffent. »

L'océan relâche son emprise sur moi. Je reprends mon souffle, la flamme s'agite violemment. Le monstre n'est plus au pied de mon lit. Il est accroupi au sol, une main sur le matelas.

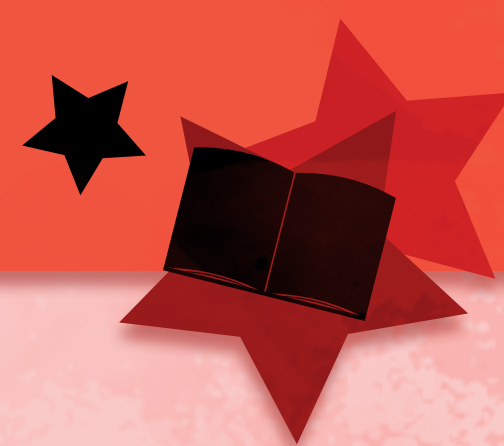
« Comment as-tu su? », demandé-je, ma voix déchirée par une remontée d'eau fantôme inspirée un moment plus tôt dans l'océan de mon lit.

Sa tête se tord vers la gauche, puis il approche sa main de mon visage, un long doigt familier venant essuyer – non, absorber – une larme. Celle-ci pénètre sa chaire, infiltre le bout de son index comme une vague retournant à l'océan.

Observant son doigt, je hoche la tête. « Je crois comprendre », dis-je.

Il hoche la tête aussi. Une autre larme coule le long de ma joue. Simultanément, un petit reflet d'étoile naît du trou droit de son visage et le dévale, percutant le sol dans un silence complet.

C'est comme me regarder dans un miroir.



Le monstre retire sa main et se penche hors de ma vue. Je le regarde faire, m'attendant presque à ce qu'il revienne.

Une seconde de silence s'écoule, puis deux, trois et quatre, puis le silence s'étire désormais sur plusieurs heures. La seule chose venant le rompre est une respiration occasionnelle provenant de sous mon oreiller, résonnant au même rythme qu'un battement de cœur en fin de vie.

Trille rouge

Brianna Pelletier

« Laisse-moi croire que c'est encore toi... »

Le soleil brille, aucun nuage ne lui bloque le chemin, tout le contraire de la température orageuse de la veille. Cette belle lumière naturelle est ce qui motive Taura à prendre une marche dans le boisé non loin de sa petite demeure.

En sortant de la maison, elle remarque et récupère une petite lettre qui lui est destinée. Curieuse, elle décide de la garder afin de la lire plus tard lors de sa promenade.

Ce boisé, Taura le considère comme sa petite forêt personnelle. Presque personne n'ose l'explorer à cause de sa profondeur et de ses chemins sans fin, cela les effraie trop. Tandis que les autres ne voient que la surface, l'écorce, Taura se permet de voir ce boisé dans son intégralité, jusqu'à la sève même.

Taura trouve un rocher sur lequel se reposer après une longue heure de marche. Les pieds légèrement endoloris, elle profite des environs en buvant l'eau cristalline de sa gourde. La douce mélodie des oiseaux et du vent lui coupe le souffle, comme si le dieu grec Apollon l'avait composée de ses propres mains afin qu'elle soit la plus parfaite des chansons.

Se rappelant de la lettre, Taura décide de l'ouvrir afin d'en découvrir le contenu. De l'enveloppe, une fleur du nom de trille rouge tombe avant de se poser sur les cuisses nues de la jeune femme. Dans les yeux verts éclatants de Taura, de délicates larmes se forment avant de succomber à la gravité et d'atterrir sur sa jupe ainsi que sur l'enveloppe.

La lettre, bien que relativement courte, comporte les mots suivants :

Ma douce Taura,

Bien que tu ignores mon identité, je tenais à souligner les sentiments que j'éprouve pour toi.

Ton caractère m'enflamme, tes yeux m'apportent une chaleur réconfortante, mais j'ai peur de m'approcher de toi. Pour le moment, je vais me contenter d'être ta planète Terre, tournant autour de toi, ni trop près ni trop loin, profitant de ta chaleur tout en évitant de me brûler.

Ne laisse pas mon cœur fondre par les flammes de la passion que j'éprouve pour toi sans raison.

- M

Lettre émouvante en main, larmes coulantes, Taura ne peut que penser à son premier amour de jeunesse. Bien que la jeunesse soit un concept relatif, elle a passé ses sept premières années d'expérience amoureuse avec le même homme, celui avec qui elle pensait qu'elle allait finir ses jours. Or, la vie ne se voulait pas si généreuse, alors la mort se fit un plaisir de saisir l'amant de Taura lors d'un accident de travail.

Non seulement le style d'écriture lui semblait étrangement familier, mais la fleur glissée dans la lettre, un trille rouge, était celle que son véritable amour préférait. Au fil du temps, cette dernière devint sa favorite également. À chaque occasion, son homme lui en donnait une : un rendez-vous, une soirée ou bien juste une rencontre anodine, il n'en manquait aucune.

Ses pleurs devenus plus forts, Taura lève la tête vers les cieux, parlant à son amour à voix haute bien qu'il ne soit pas là.

« Je sais très bien que tu es mort il y a de cela des années, mais j'aimerais bien croire que tu vis encore avec moi, encore parmi nous. Je sais bien que ce n'est qu'un souhait ridicule mais, si seulement ce dernier pouvait se réaliser ne serait-ce que l'espace d'un instant... » dit Taura, avant de prendre une pause et de regarder les environs.



Le trille rouge en main, elle le serre contre son cœur, une dernière larme tombe sur la fleur alors qu'elle prononce ces mots :

« Laisse-moi croire que c'est encore toi... »



LINO

MONTRÉAL

Les textes des pages suivantes proviennent du concours LINO organisé par le profil Littérature du programme Arts, lettres et communication du Collège de Maisonneuve qui s'inspire du mouvement cinématographique international intitulé KINO MONTRÉAL.

Les critères de participation sont simples : deux semaines pour réaliser une œuvre littéraire (poème, nouvelle, chapitre, etc.) à partir d'un thème commun.

Le thème de cette année est Dérapages...



Tu préfères lire en ligne ? Scanne le code QR

L'amour d'une poule

**Maïka Thomson, Mako Capuano et
Nina Bouchard-Mazile**

Le paysage défilait rapidement à travers la fenêtre; des champs à perte de vue, surplombés par un ciel bleu comme elle n'en avait jamais connu auparavant. La musique de la radio fredonnait faiblement dans la voiture, tandis qu'elle serrait sa poule en peluche au point de l'étouffer. Elle entendait vaguement la voix de sa mère qui chantait encore les louanges du changement qu'elles s'apprêtaient à vivre. Pour être honnête, sa mère semblait plus se convaincre elle-même des bienfaits de leur aventure. Coincée entre deux sacs plus gros qu'elle, — remplis d'autocollants de poules, entre autres — la jeune fille était effarée sur l'un d'eux, le regard las, fixant l'extérieur sans aucun intérêt.

Elle se souvenait encore de ce que le docteur lui avait dit à propos de sa condition. Fut un temps où elle était normale, comme les autres. Elle riait, pleurait, et chantonnait joyeusement, des étoiles dans les yeux, d'une voix mélodieuse. Oui, fut un temps où elle avait été une petite fille semblable aux autres. Puis, sa vie avait été chamboulée. Elle avait perdu sa précieuse Nihil, la lumière dans sa vie. Elles avaient grandi ensemble, avaient tout partagées, les plaisirs comme les souffrances. Elles étaient si proches que la perte de Nihil l'avait brisé, comme du verre qui se fracasse sur le sol. Sa mère avait tenté de la consoler en la couvrant de mots doux comme « Ne t'inquiètes pas ma chérie, ne pleures pas » alors que son père, lui, l'avait traité de ridicule, « T'exagères là, c'est juste une tortue. » Pour l'enfant, la perte de cette merveilleuse poule qu'elle avait tant affectionnée lui avait fait perdre l'envie d'aimer. Nihil, sa poule domestique, lui avait volé son sourire. À partir de ce moment, elle avait cessé de ressentir joie et tristesse, peur et excitation. Comme si on lui avait coupé un fil dans son cerveau, elle ne pouvait nullement ressentir quoi que ce soit. La perte de sa Nihil l'avait transformée en carapace vide, en petite poupée.

Sa mère l'avait amenée chez un pseudo-docteur très suspect, pour lui venir en aide. Il lui avait d'abord marmonné d'innombrables paroles pour finalement la vaporiser d'eau parfumée. Elle n'avait pas réagi, malgré tous les charabia et rituels qui se tramaient à deux pouces de son visage. Préoccupé, — tout autant que la mère accablée par l'insensibilité et l'indifférence de sa fille — il se hâtait à la soumettre à pleins de subterfuges, voulant engendrer ne serait-ce qu'une once de réaction chez elle. Il avait allumé des chandelles, fait des danses, lui avait peint le visage et même pincé les joues, mais rien ne fonctionnait. Son père, lui, s'était mis à insulter le ciel. Il était en colère, blâmait sa femme qui l'avait entraîné chez un fou. Puis, finalement, le médecin leur annonça que l'enfant n'était pas possédée par un démon, mais qu'elle avait vécu un traumatisme et que son cerveau avait bloqué toutes émotions pour la protéger. Heureusement, d'après le médecin, sa condition se soignait, mais à un lourd prix.

Malgré l'optimisme du médecin, le diagnostic avait semé la discorde dans leur petite famille, car la mère, elle, était folle de joie à l'idée de pouvoir retrouver sa fille, contrairement au père, hors de ses gonds, fulminant sous les chantonnements de cette dernière qui sortait ses valises de la remise. L'idée de déménager ne l'enchantait aucunement, il n'avait nullement l'intention de dépenser son argent pour autre chose que ses propres plaisirs. La solution avait été la goutte qui avait fait déborder le vase déjà plein de plaintes. Son père, devenu fou de colère, s'était enfui sans remords.

Mère et fille étaient maintenant laissées à elles-mêmes. En l'espace de quelques mois, l'enfant avait perdu Nihil et son père, qui, avant de tomber dans les addictions, était une personne très généreuse. Elles avaient donc pris l'avion, changé de pays et roulé en voiture pendant des heures. Leur destination? L'école de l'Amour, une école qui accueillait psychopathes et apathiques. D'autres enfants, qui eux aussi ne ressentaient rien. Selon le drôle de charlatan, cette école était la meilleure solution pour remettre

les choses en ordre. Extatique, sa mère ne cessait de parler de nouvelles amitiés et possibilités. Elle tenait fervemment à l'idée que sa fille puisse aimer à nouveaux, du moins autre chose que les poules.

Soudainement, un vaste ombrage surplomba la petite voiture. C'était étrange puisqu'il y avait une minute, le ciel était d'un bleu poudre. Elles ne le savaient pas, mais cette ombre qui s'apparentait à un nuage gris était en réalité une poule gargantuesque en chute libre. La petite voiture ainsi que les femmes à l'intérieurs furent ratatinées par ces tonnes de plumes, telles de minuscules fourmis. Le gros fessier de la créature créa alors un énorme nid de poule en plein milieu de la route. Fin.

- Wow, attendez là, l'histoire dérape vraiment trop!
- Ben, c'est ça qui est drôle, non?
- Non, non, non! Ça n'a pas de sens! Elle sort d'où ta poule?
- Ça précipite trop la fin du récit!
- C'est beau, c'est beau, j'ai compris! OK, pas de mort...
- D'ailleurs, pourquoi le père dit « c'est seulement une tortue. » ? C'est une poule, non?
- Ben il s'en fout de l'espèce de l'animal. Ça peut être un rat, une girafe, ça n'a pas d'importance pour lui.
- Non ça je comprends, mais pourquoi une tortue?
- Ben ça se ressemble non...?
- Ok, laisse faire c'est bon. Donc, on efface quoi alors?
- Le dernier paragraphe, où tout le monde meurt. C'est lui qui fait pas de sens.
- Aussi, je propose qu'on donne un nom à la protagoniste.
- Quelqu'un a une idée ?
- Kern!
- Quoi... c'est quoi ça?
- Kern, c'est le nom du personnage principal!

- Ça sort d'où ce nom de merde ?!
- Ben, Kern ça fait comme Kernel en anglais, et kernel ça fait maïs et les poules ça mange du maïs, donc c'est parfait non?
- Mouais... bon comme tu veux.
- OK, on reprend?
- Oui, on reprend avec les nouvelles modifications.

Extatique, la mère de Kern ne cessait de parler de nouvelles amitiés et possibilités. Elle tenait fervemment à l'idée que sa fille puisse aimer à nouveaux, du moins autre chose que les poules. À vrai dire, elle s'était toujours demandé ce que sa fille aimait tant chez cet animal, mais elle ne la jugeait pas pour autant. Le plus important pour elle était que Kern soit heureuse. Puis elle savait à quel point la mort de Nihil l'avait bouleversée. Mais elle savait aussi qu'il était temps pour sa fille de créer de vraies connexions avec des êtres humains et pour cette raison elle était d'autant plus enthousiaste à l'idée qu'elle fréquente l'école de l'Amour, comme l'avait proposé le médecin.

Elle n'était pas juste excitée par rapport à la future école de sa fille. Elle avait aussi très hâte de finalement arriver dans leur nouvelle demeure qui se trouvait sur un tout autre continent que celui où elle avait toujours vécu. Ça allait être grand changement de leur ancienne vie, un tout nouveau départ. C'était un autre changement qui n'affectait pas particulièrement Kern.

...

Debout devant les grandes portes de sa nouvelle école, Kern ne souriait pas. À vrai dire, comme toujours, elle peinait à ressentir quoique ce soit. Elle traversa l'immense portique formant un cœur gigantesque de l'immeuble rose, pour atterrir dans le hall d'entrée. Elle se dirigea vers le bureau du directeur, où il fallait apparemment qu'elle passe pour finaliser

son admission. Une fois arrivée, elle toqua trois coups avant que la porte du bureau ne s'ouvre sur un être étrange: son regard reptilien se redressa, on aurait dit que les orbites de ses yeux gigotaient comme des petits ressorts, un peu comme ceux des poules. Il était assis confortablement sur une chaise roulante noire qui semblait extrêmement confortable. Il avait les jambes croisées, des jambes fines comme des allumettes et il était habillé d'un large pantalon venant de pair avec un costard un peu trop large pour lui, assorti à un collier d'où pendouillait un stylo bille. Étrangement, il émanait de confiance, bien qu'il ne semblait pas tout à fait à sa place. Kern n'en fit pas tout un plat. Après tout, cela lui importait peu puisqu'elle était là simplement parce qu'elle avait été convoquée. Elle mit un pied dans ledit bureau et aussitôt l'homme se leva et lui serra la main, sans même se présenter. Confuse, Kern fixait la chaise roulante laissée en plan derrière. Le directeur dû s'en rendre compte, car il s'empressa de lui donner des explications : il s'appelait Léopard et était le directeur de l'école de l'Amour et la chaise n'était pas à lui, mais Kern ne comprit pas son explication à cause du débit de parole trop rapide de l'homme. Il lui dit aussi qu'elle devait maintenant aller voir une certaine Daisy au dernier étage du bâtiment, soit dans le local A, au 8ème étage. Sans poser de question, Kern sortit du bureau et se mit en route.

De l'autre côté de la porte de la classe A se trouvait Daisy, une fille de son âge. Elle portait aussi l'uniforme de l'école, comme tous les autres étudiants, mais la petite jupe et le veston bleu aux bordures rose éclatant lui allaient comme un gant. Et ce qui était d'autant plus stupéfiant, c'était son aura. C'était difficile à décrire, mais lorsqu'on la regardait, un voile dense semblait l'envelopper, une énergie intrigante. C'était comme si sa présence débordait d'affection, comme si elle projetait un jet d'amour puissant à tous ceux qui la rencontraient. Accueillante, c'est le bon mot, oui, elle semblait accueillante. « Bienvenue parmi nous! Je m'appelle Daisy et je suis la présidente de la classe ». Le cœur de Kern fit un saut lorsqu'elle vit la salle remplie de personnes. Elle préférait de loin les

têtes-à-têtes que les grosses foules. Les conversations lui faisaient peur, ce n'était pas comme les milliers de discussions qu'elle avait avec Nihil. Rien n'était plus plaisant que les discussions avec sa poule. Daisy la fit entrer et quelques regards curieux se posèrent sur la nouvelle arrivée. Kern évitait les regards. À vrai dire, elle ne regardait personne, elle paniquait intérieurement. La main de Daisy se posa sur son épaule, ce qui la rassura immédiatement. La cloche sonna et aussitôt, tout le monde s'assit à leur place. Enfin, tout le monde sauf Kern. Toutes les chaises avaient l'air d'être prises et personne ne semblait vraiment vouloir lui céder sa place, ce qu'elle pouvait comprendre. Mais ça n'empêchait pas la situation d'être un tantinet gênante. Elle, seule devant la classe à attendre inconfortablement. Elle ne savait tellement pas quoi faire qu'elle sortit sa poule en peluche. Heureusement, Daisy remarqua son malaise et lui fit signe de prendre sa place. Kern n'argumenta pas et s'assit à la place de la présidente, qui sortit de la classe pour aller se chercher une chaise. Mais dès qu'elle fut hors de la classe, des rires moqueurs se firent entendre. Sur le moment, Kern ne comprit pas que ces rires lui était dédié jusqu'à ce qu'elle reçoive un papier chiffonné où il était écrit LOSER en gros marqueur rouge. Kern était confuse. N'était-ce pas une école de l'amour? Pourquoi est-ce que ces élèves avec qui elle avait à peine discuté la traitaient de la sorte? Brusquement, elle sortit de la classe en courant. Elle n'était pas triste ou même embarrassée. Elle était en colère. Enfin, elle ressentait une émotion. Clairement pas celle que sa mère avait en tête, mais s'en était une tout de même. Alors, elle décida de faire la chose qui lui semblait la plus logique sur le moment: mettre le feu à l'école. Pendant un moment, elle imagina Daisy qui avait été si bienveillante avec elle, mais cette image quitta rapidement son esprit. Elle avait pris sa décision : tout le monde pouvait bien brûler.

- Sérieusement ?! Elle brûle tout?
- Ouais, c'est peut-être un peu trop...
- C'est le fun quand ça dérape, ça met de l'action!

- *Oui, mais pas à ce point non plus.*
- *Oh je sais quoi faire! Et si Daisy, c'était la réincarnation de Nihil?!*
- *Tu veux dire la poule de Kern?*
- *Ouais, c'est bien non?*
- *C'est vraiment n'importe quoi... j'adore l'idée!*
- *Ok, on fait ça alors, oubliez tout le dernier paragraphe.*

Kern se mit en direction de la fameuse salle du 8ème étage, suivie de près par le directeur. Elle jetait quelque coup d'œil de temps à autre pour voir si elle était encore suivie, mais à chaque fois qu'elle regardait derrière elle, elle avait l'impression d'y voir quelqu'un de différent. Arrivée devant la classe en question, Kern se retourna de nouveau vers le directeur qui n'avait pas changé d'apparence. Il la fixait d'un regard que Kern n'arrivait pas à décrire. Il semblait vraiment s'amuser, mais ses yeux laissaient aussi transparaître de l'affection. Kern ne savait pas pourquoi, mais ouvrir la porte ne la mettait pas à l'aise. Elle gigotait légèrement, jetant constamment des petits regards furtifs à l'homme qui l'avait accompagnée, celui-ci grand sourire d'enfant aux lèvres encourageait, les deux pouces en l'air, la jeune fille à ouvrir la porte. Kern prit une grande inspiration et tourna la poignée. Une lumière blanche l'aveugla un court instant et quand ses yeux furent habitués, elle mit les pieds dans la salle. Regardant timidement autour d'elle, Kern cherchait la fameuse Daisy du regard. Constatant le vide de la pièce, elle se retourna vers la porte où le directeur devait se tenir, mais elle ne le voyait pas. Soudain elle entendit le bruit d'une chaise retentir dans le fond de la salle, elle fixa attentivement l'endroit en question se demandant ce qui allait surgir. Elle vue le haut d'une petite tête rousse émerger de sous un bureau. Le cœur de Kern se stoppa un instant. Quand la petite fille fut complètement levée, son regard croisa celui de Kern. Pour une raison qu'elle ignorait alors, des larmes se mirent à couler le long de ses joues, tandis que la petite fille lui souriait tendrement. Kern reconnue instantanément l'être qui s'avancait joyeusement vers elle avant de se jeter dans ses bras.

Kern serra fermement Daisy dans ses bras enfonçant son visage plein de larmes dans son cou. Elle se détacha un moment de la fille pour mieux la regarder, cela ne faisait aucun doute, elle en était d'autant plus certaine face à ses yeux d'un turquoise si profond, devant elle, sous cette forme humaine, se trouvait Nihil, l'âme sœur platonique qu'elle pensait avoir perdu à tout jamais. Elle sourit de plus belle, les yeux encore pleins d'eau. Daisy murmura quelques mots doux au creux de l'oreille de Kern qui sourit tristement. Derrière elle, un son d'applaudissements retentit. Kern se retourna en sursautant. Dans le cadre de porte ne se trouvait non pas l'homme qui l'avait mené à cette pièce, mais le charlatan qui lui avait parlé de cette école. Il portait la tenue que le supposé directeur portait plutôt — ce qui était clairement plus à sa taille maintenant — et montrait le même sourire plein d'affection. Kern avait alors compris, elle devait maintenant rentrer chez elle, l'endroit où elle se trouvait n'était pas pour elle, elle ne pouvait pas rester indéfiniment. Cet endroit existait pour les gens en deuil qui ne pouvaient plus avancer, une dernière destination pour les âmes perdues de faire leur adieu. Kern serra une dernière fois Daisy dans ses bras et lui caressa délicatement la joue avant d'y déposer un doux baiser. Elle se dirigea lentement vers la porte sans se retourner. Arrivée au niveau du médecin, elle lui fit une courte étreinte avant de passer la porte vers la lumière. Tandis qu'elle se faisait aveugle elle entendit dans son dos la douce voix de Daisy « Merci pour tout Kern, on se reverra un jour, je te le promets !! » Kern se réveilla alors dans la chambre de sa nouvelle maison, une larme glissant lentement le long de sa joue. Dans une main se trouvait une feuille avec le dessin d'une petite fille rousse et d'une poule et dans l'autre une magnifique fleur blanche: une marguerite.

Fin

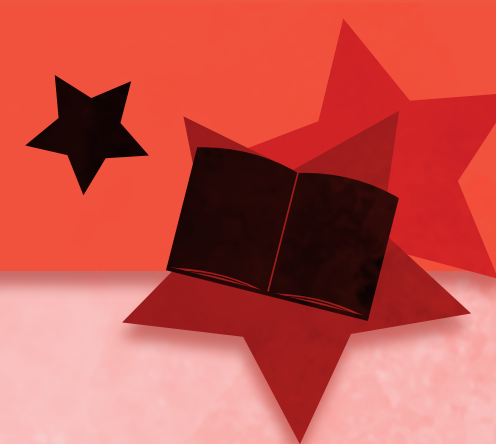
- *Attends, et ça se finit comme ça? Pas de mort, rien? Tout le monde est content? c'est plate, non?*
- *Pas besoin que tout le monde meurt non plus.*
- *Je sais mais là...*
- *De toute façon on a plus de place pour écrire plus, donc...*



Dérapiage Zoé Pallot

QUAND LE DÉRAPAGE FAIT RAGE, QUAND LE DÉRAPAGE FAIT RAGE, DES RATS SUR LA PLAGE DÉRAPENT DE LA PAGE. DES RATS DÉRAPENT DE LA PLAGE. RAS DE MARÉE, RATS DE MARAIS, TAPAGE DANS LA CAGE. RAVAGE AU DÉCOLLAGE. DÉRAPE DE LA PAGE, SI VOTRE RAMAGE SE RAPPORTE À VOTRE PLUMAGE. LE DÉ RÂPAGE DES RÂPES À FROMAGE. DES RATS SUR MA PAGE. EGEPARÈD, ET J'AI PAREILLE. PAGINONS, PAGINEZ. QUAND LE DÉRAPAGE FAIT RAGE, PAGINONS, PAGINONS. LA PLAGE DÉRAPE DE LA PAGE DÉRAPE DE LA PAGE DÉRAPE DE LA PAGE DÉRAPE DE LA PAGE DES RATS SUR LA PAGE DÉRAPE DE LA PLAGE SUR MA PAGE ILS DÉRAPENT DÉRAPAGE DÉRAPANT LES MOTS DÉRAPENT DE LA PAGE LE DÉRAPAGE LE DÉRAPAGE FAIT RAGE JE DÉRAPE DE LA PAGE DÉRAPE DE LA PAGE DÉRAPE DE LA PAGE DÉRAPE DE LA PAGE DÉRAPE DE LA PAGE DES RATS SUR LA PAGE RAS DE MARÉE RATS DE MARAIS DÉRAPENT DE LA PAGE DÉRAPE DE LA PAGE MES RATS DÉRAPENT DÉRAPE DE LA PAGE

Pour la suite de ce Dérapiage, dérapez par ici :



3e Prix Glissade Guillaume Larouche

Pris seul sur cette route
glace noire isolé du reste
il regarde le monde
l'avenir ne promet rien de bon
alors que le passé
se contente de le narguer

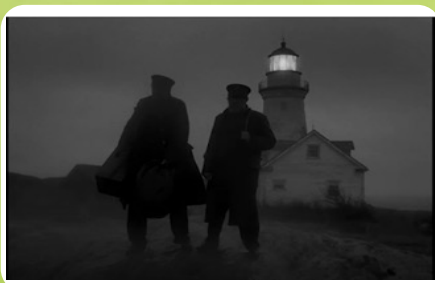
Habitué des soirs
solitaire la neige
claque ses joues
un pas de trop
le mènera à sa
perte de contrôle
sur le sol gelé

Section Cinéma



Analyse The Lighthouse Stella Herce

L'expressionnisme allemand ne se démode jamais



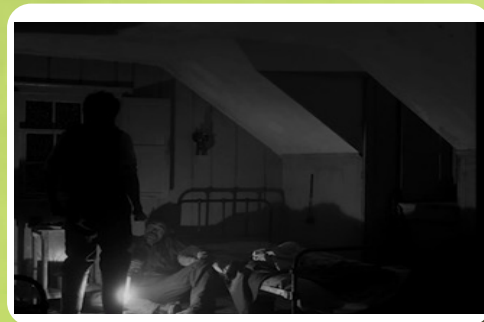
1.

Vers la fin de la Première Guerre mondiale, les artistes allemands étaient très pessimistes, ils ont donc voulu créer des œuvres exprimant leur malheur. Ils ont alors poussé l'irréalisme à l'extrême en déformant la réalité dans le but d'évoquer la peur, l'angoisse et la folie.

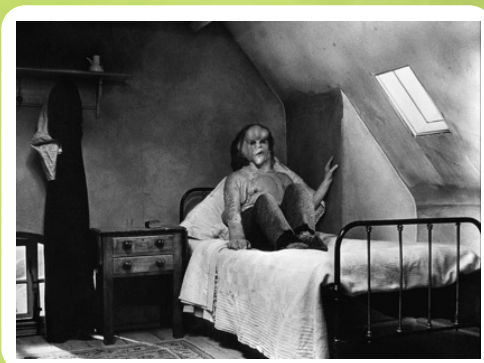
On appelle ce mouvement l'expressionnisme allemand. Il a débuté en peinture, puis dans les années 1920, il est apparu au cinéma. Un siècle plus tard, le réalisateur Roger Eggers a eu l'initiative de s'inspirer de ce mouvement pour créer son film *The Lighthouse* (2019).

Des décors illustrant la folie

Premièrement, les décors sont conçus de manière à refléter les états mentaux des personnages principaux. Dans *The Lighthouse*, les deux personnages, Winslow et Wake, vont travailler pendant un mois dans un phare sur une petite île isolée. Ils sont seuls et travaillent sans cesse dans un petit lieu avec peu de ressources ce qui contribue à les rendre fou. Les décors transmettent le sentiment d'isolement, par exemple, il y a plusieurs plans où on voit l'île avec le phare (image 1) et ensuite on voit des plans en grand ensemble de la mer avec des grosses vagues. On voit le contraste entre l'île presque vide et



2.



3.

le grand océan qui l'entoure. Les vagues sont souvent fortes, à cause de la tempête presque constante, ce qui donne l'impression qu'ils sont emprisonnés sur cette île, car tenter de partir en bateau serait trop dangereux, ils se feraient engloutir par les vagues. L'intérieur de la cabane appuie cette impression de confinement. Le chalet est construit avec des poutres ou des murs en angles extrêmes (image 2 et 3) ce qui rapetisse les pièces et crée des ombres. Ces angles intenses rappellent les premiers films de l'expressionnisme allemand comme *Le cabinet du docteur Caligari* (image 4). Un autre plan avec un décor intéressant est un travelling horizontal qui suit Wake marchant dans la cabane qui semble interminable. La caméra est à l'extérieur et on ne voit que Wake lorsqu'il passe devant une fenêtre. Cela donne l'impression qu'il est pris à l'intérieur, qu'il n'y a pas de sortie et les carreaux des fenêtres donnent un effet d'emprisonnement. Ces décors, qui les enferment, seraient une des causes de leur descente vers la folie. Les angles inattendus, le couloir de la cabane qui ne finit plus, la pluie et la tempête qu'on voit à l'extérieur, tous ensemble, donnent une ambiance angoissante. C'est comme s'ils tournaient en rond, ils sont seuls avec leurs pensées, pas de distraction.

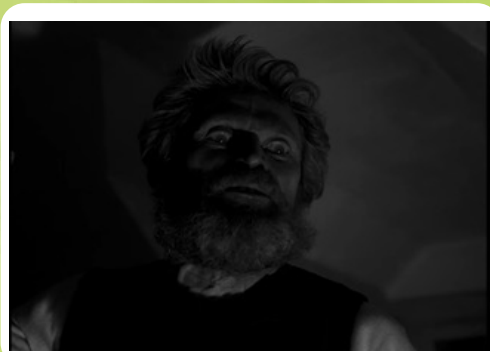
En plus de passer leurs journées côte à côte dans la cabane, ils dorment aussi un à côté de l'autre sur des petits lits inconfortables qui rappellent ceux des prisons. Cette pièce est peut-être aussi un clin d'œil à la chambre confinée au haut d'un hôpital dans *The Elephant Man* (1980) (image 2).

Un éclairage dramatique

Deuxièmement, l'éclairage du film est placé pour créer beaucoup d'ombres, ce qui donne une atmosphère plus sombre et effrayante. Leur cabane ne semble pas être bien éclairée, ils n'ont que des petites lampes et chandelles, ils sont alors toujours dans la noirceur pendant des



semaines. Ensuite, les petites sources d'éclairage font en sorte que les ombres des personnages soient imposantes (image 5). Ils ont l'air de géants dans leur petite cabane, ils ont alors l'air encore plus prisonniers avec eux-mêmes. Il y a aussi plein d'effets d'ombre sur les visages des deux hommes, surtout dans les scènes où ils sont fâchés et crient. La source de lumière est placée sous leurs mentons dans le but de créer un gros contraste entre les parties éclairées du visage et les ombres. Cela accentue leurs expressions faciales, par exemple, leurs yeux semblent sortir de leurs orbites. Cela leur donne une allure de folie, de monstre. Cette technique rappelle le film *M* de Fritz Lang (image 6), où le meurtrier des enfants a aussi des traits de visages contrastés par la lumière, il a l'air encore plus méchant et enragé. Un autre plan très intéressant grâce à son éclairage est celui où Winslow est accroupi contre de la brique et l'ombre de la clôture reflète sur lui. Il est filmé en plongée ce qui crée un effet d'infériorité et l'ombre rappelle des barreaux qui l'emprisonnent.



4.



5.

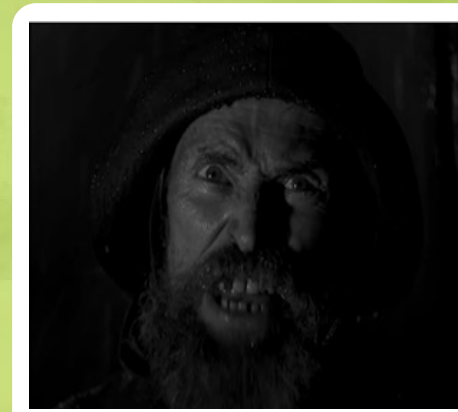


6.



Un jeu expressionniste

Troisièmement, les personnages et le jeu des acteurs sont aussi typiques de l'expressionnisme allemand. Dans les films du début du 20^e siècle, il y a des personnages inquiétants comme des monstres (*Nosferatu*), des docteurs fous (*Caligari*), des somnambules (*Cesare*), etc. Dans *The Lighthouse*, les protagonistes sont des humains, mais ils sont tout de même inquiétants. Ils deviennent fous, ils sont souvent en colère, ils sont fatigués, ils ont des problèmes d'alcool et plus. À un certain moment, Winslow est saoul, il commence une dispute avec Wake. Lors de la dispute, ils se crient après «What! What? What!», en se rapprochant, ils agissent presque comme des chiens qui se jappent l'un après l'autre. Les acteurs qui les jouent ont un jeu caricatural et très démonstratif (image 7 à droite), ils font de grands gestes, ils crient leurs dialogues, ce qui leur donne leur allure de fou furieux.



7.

Pour conclure, l'expressionnisme allemand continue d'influencer les réalisateurs des décennies plus tard. Pour raconter des films d'horreur ou de mystère, il convient parfaitement. Charles Laughton utilise ses codes pour *The night of the Hunter* en 1955, donc 20 ans plus tard, David Lynch aussi pour *The Elephant Man* en 1980. Que dire de Christopher Nolan qui, avec *The Dark Knight* en 2008, illustre le personnage du Joker inspiré du *Man Who Laughs* de 1928? C'est un mouvement indémodable qui montre sa force par ses constantes réactualisations. Le prochain projet d'Eggers est un remake de *Nosferatu* qui sortira en 2024. À en croire la bande-annonce, l'influence de l'expressionnisme allemand n'est pas près de s'éteindre!



CINÉ-PIANO : HÄXAN AVEC ROMAN ZAVADA

Marie-Luce Ramsay

Contexte

Dans le cadre du cours Histoire et esthétique du cinéma, nous avons eu la chance d'assister à la prestation du pianiste Roman Zavada, qui accompagnait musicalement le film muet *Häxan* (1922) de Benjamin Christensen, à la salle Sylvain-Lelièvre le 29 février dernier. Il est important de mentionner que la démarche de l'artiste repose sur l'improvisation. L'expérience fût des plus impressionnantes!



Une modernité déconcertante

Le film *Häxan* de Benjamin Christensen parle de sorcières, de Moyen-Âge, de religion; au travers de tout ce feuillage, une lueur de féminisme brille. Christensen compare le traitement inhumain réservé aux femmes de l'époque médiévale avec la réalité féminine de 1922 de façon

brillante, claire et assumée. Il met de la lumière sur un tabou de son époque, à savoir le sort des femmes qui souffrent de troubles mentaux en ouvrant la porte sur un monde moderne, et il le fait de manière artistique en présentant clairement sa thèse et en nous offrant des arguments soutenus et réfléchis.



Tout d'abord, gardons en tête que la modernité à laquelle je fais allusion s'applique à l'année 1922 et non à 2024 (une société évolue en un siècle! Ou pas, selon le point de vue). Pour un spectateur de 1922, se faire dire que la femme "d'aujourd'hui" n'est pas plus heureuse qu'elle ne l'était autrefois, que la torture n'est que mieux cachée; c'est comme recevoir un coup de pelle dans le front. Personne ne veut être confronté à cette démoralisante vérité de l'époque, mais Benjamin Christensen nous raconte une histoire réaliste et fidèle aux événements du passé, en plus d'appuyer sa thèse avec plusieurs exemples et comparaisons entre le Moyen-Âge et le contexte des années 20 au Danemark (et dans le reste de l'Europe). La démonstration des techniques de tortures anciennes et des pratiques médicales dites modernes est un excellent exemple de comment les intentions ont peut-être changées, mais aussi comment l'exécution reste douteuse. Hier, la femme se chicanait avec le clergé, aujourd'hui c'est avec la loi.

Son et lumière!

Un peu de vocabulaire technique maintenant, car le montage de l'œuvre démontre aussi une grande modernité. Plusieurs effets spéciaux étaient nouveaux pour l'époque ou peu utilisés : la superposition d'images, le stop-motion de même que l'image inversée. Ces effets apportent un vent de fraîcheur et de fantaisie au film; ce qui ne fait que démontrer





l'expertise du réalisateur. Et que dire du travail sur la lumière, elle qui est si différente dans les pays d'Europe du Nord. Christensen réussit à créer des contrastes magnifiques pour dramatiser les visages de ses actrices, comme celui de Maria dans la scène du procès inquisitoire!

Si le film m'a grandement impressionnée, c'est aussi et surtout à cause de la prestation de Roman Zavada qui est venue rythmer un film muet contenant tout de même certaines longueurs. Mais la musique, parfois calme et parfois endiablée du pianiste, dynamisait grandement la projection. Cette prestation en valait vraiment la peine, je me remémore encore les notes graves et lourdes que Zavada lançait lorsqu'on apercevait le diable en gros plan à l'écran (incarné par Christensen lui-même!). Si vous avez la chance de croiser cet artiste incroyable lors de ses prochains ciné-pianos (voir son site Internet), ne ratez pas cette chance!



The Devil's Bath (Des Teufels Bad) : l'horreur folk à son meilleur Sa- muel Trépanier

The Devil's Bath, tout nouveau film de Veronika Franz et Severin Fiala, les réalisatrices derrière le très troublant *Goodnight Mommy* (*Ich seh Ich seh*), l'original de 2014 et non le tiède remake de 2022, prouve une fois de plus leur talent de metteuses en scène de l'horreur. Pour leur dernier long métrage, les deux réalisatrices ont créé une parfaite dualité entre horreur et faits historiques afin d'entraîner le spectateur encore plus profondément dans une sombre et triste histoire de décadence psychologique.

Une histoire grotesque...

L'histoire racontée relate des faits peu connus du grand public alors que de nombreuses victimes ont été recensées à travers l'histoire, notamment en Autriche, pays principal du film, mais aussi en France et dans plusieurs autres nations d'Europe autour du 18^e siècle. Comme la religion exerce son emprise sur les sociétés de l'époque, des femmes malheureuses qui décident de se suicider se retrouvent aux prises avec un dilemme moral insoutenable : s'enlever la vie et aller en enfer ou tuer un enfant et se livrer ensuite aux autorités religieuses afin d'obtenir le pardon, et donc le salut éternel, avant d'être exécutées. On suit donc Agnès, jeune femme flamboyante tout juste mariée, qui aspire à la maternité. Mais comme ce mariage forcé la place face à un homme qui préfère les autres hommes, ses désirs de famille ne seront pas comblés, ce qui va à l'encontre des attentes de son entourage, notamment de sa froide belle-mère, et elle sombrera ainsi dans une sombre mélancolie, dont le titre folklorique de l'époque est le même que le film, le bain du diable.



Mais de laquelle émane du sublime

Les réalisatrices nous plongent dans ce cauchemar éveillé en travaillant un clair-obscur impressionnant qui s'alimente de pièces très peu éclairées, souvent juste à la torche, ce qui permet de nous plonger complètement dans la détresse journalière d'Agnès. Marqué par des compositions de plans remarquables, le film crée une nature sublime qui pousse le spectateur à reconnaître une certaine forme de beauté, voire de sublime, à travers cette tragique histoire. La nature oppresse les personnages malgré sa splendeur, les claustrent ainsi dans son antre. Mêlant des séquences qui semblent tout droit sorties d'un rêve à celles provenant d'une hantise, c'est avec un regard glacé que l'on admire l'interprétation remarquable d'Anja Plaschg. Elle nous captive pendant toute la durée, pour nous émouvoir grandement lors de la terrible conclusion du film. Il est à noter que l'excellente actrice est aussi responsable de la trame sonore envoûtante du film, qu'elle compose sous son nom d'artiste, musical cette fois, Soap&Skin.

À la frontière du mystique et du réel, le long-métrage se joue de sa nature subversive, combinant film historique et film d'horreur, s'inscrivant ainsi dans la vague de renouveau du « folk horror » et reprenant des éléments de films comme *Häxan* (1922), *The Witchfinder General* (1968) et *The Witch* (2015). Pour toutes ces raisons, le film est pour nous, celui qui mérite l'ours d'or de la 74^e Berlinale.



Rétrospective de la Berlinale 2024 Victoria César, Léo Cecchetti et Albert Pomerleau

Mise en contexte : en février dernier, 15 étudiants.es en cinéma du Collège de Maisonneuve ont eu la chance de s'envoler pour Berlin, afin de participer à la Berlinale. Dans le cadre d'un partenariat avec le Goethe Institut de Montréal, ils.elles se sont engagés.es à réaliser une série de textes sur leur expérience dans la capitale allemande.

Une expérience inoubliable

Lors de la 74^e édition de la Berlinale, nous avons eu la chance de découvrir des films inédits, produits dans une multitude de pays. Le festival nous a permis de considérablement élargir notre culture cinématographique, notamment grâce à la diversité des œuvres présentées. En effet, la programmation était composée de films novateurs, qui ont chamboulé notre vision du cinéma, notre façon de concevoir des films et la manière d'en discuter. Nous pouvions également retrouver des films plus classiques, mais tout aussi impressionnants. Ces films étaient divertissants par moments, émouvants par d'autres, et le plus souvent brillamment réalisés. D'ailleurs, nous avons assisté à la première du long-métrage *Comme le feu*, du réalisateur québécois Philippe Lesage. Ce drame haut en couleurs se classe parmi les favoris de plusieurs étudiants.es. Avec ses dialogues intenses et ses péripéties magnifiquement construites, *Comme le feu* s'est grandement démarqué lors du festival (voir la critique du film). Toujours





guide de l'organisation Good morning Berlin, sur le street art. Les trois heures passées en sa compagnie nous ont permis d'apprendre sur ce que Berlin cache à la lumière du jour. Même ce qui semblait être de simples tags étaient en vérité la preuve d'une culture ingénieuse et unique vraiment impressionnante. Par la suite, nous sommes allés.es confronter nos visions artistiques dans la collection Boros, une galerie d'art contemporain. Installée dans un ancien bunker bombardé pendant la Seconde Guerre mondiale, la collection Boros n'a pas fait l'unanimité. Les œuvres étant souvent choquantes et très abstraites, nous sommes sortis.es de cette visite avec des avis divisés, mais c'est souvent le cas avec l'art contemporain. Finalement, la plupart d'entre nous avons décidé de visiter le centre commémoratif de Sachsenhausen, un ancien camp de concentration à seulement 30 kilomètres de Berlin. Là-bas nous avons pu en apprendre plus sur l'une des plus grandes tragédies de l'humanité. La visite a duré trois heures et fut très marquante grâce aux talents de narration de notre guide, Chris. C'est avec le cœur lourd du poids des crimes du passé que nous sommes sortis.es de notre visite, sachant que nous venions de vivre une expérience inoubliable.

Un changement favorisant l'échange

Notre expérience à Berlin nous a également permis de faire des rencontres et de découvrir des personnes partageant la même passion que nous, le cinéma. Ces rencontres ont pu se faire à travers une soirée à l'ambassade du Canada à Berlin, ainsi qu'une soirée organisée par la SODEC. Ces événements furent des occasions uniques de s'imprégner de la culture et des mœurs d'un milieu qui nous passionne. Ce qui nous a permis de l'expérimenter et de mieux le comprendre. Ces soirées nous ont données l'occasion d'échanger avec des artisans du cinéma et de discuter du festival avec d'autres participants.es. Ces discussions furent très enrichissantes puisqu'elles nous ont offertes l'opportunité de comparer notre vision du festival et du cinéma grâce aux opinions d'autres passionnés.es. Nous avons aussi eu la chance de rencontrer le



dans le cinéma canadien, *Intercepted*, un film d'Oksana Karpovych, a marqué les esprits grâce à sa manière ingénieuse de documenter l'invasion de l'Ukraine par l'armée russe. À travers des paysages de l'Ukraine dévastée par la guerre, des appels de soldats à leurs proches se succèdent, révélant les recoins les plus cruels des êtres humains. *Intercepted* est un film troublant, mais impressionnant, et qui se distingue par son concept très original. En plus des nombreuses projections auxquelles nous avons pu assister, nous avons eu la possibilité de participer à des événements hors du commun. Par exemple, certains.es étudiants.es ont assisté à l'événement tapis rouge du film *Mé El Aïn*, grâce à une étudiante ayant reçu une invitation de la part des productrices. Ils.elles ont vécu une expérience unique et ont même eu l'opportunité de marcher sur le fameux tapis rouge du festival devant le Berlinale Palast. D'autres étudiants.es ont également eu la chance de voir Martin Scorsese de près lors de son apparition sur le tapis. Le célèbre réalisateur était présent pour recevoir son Ours d'or d'honneur. Cet événement était une expérience exceptionnelle pour plusieurs, considérant l'importance du réalisateur italo-américain dans le cinéma contemporain.



Bien plus qu'un festival de films

En plus de la Berlinale et du cinéma, nous avons eu la chance de découvrir la magnifique ville de Berlin et de décrypter quelques-uns de ses secrets grâce à de nombreuses activités. Nous avons eu la chance de faire une visite guidée du quartier de Kreuzberg avec Bianca, une

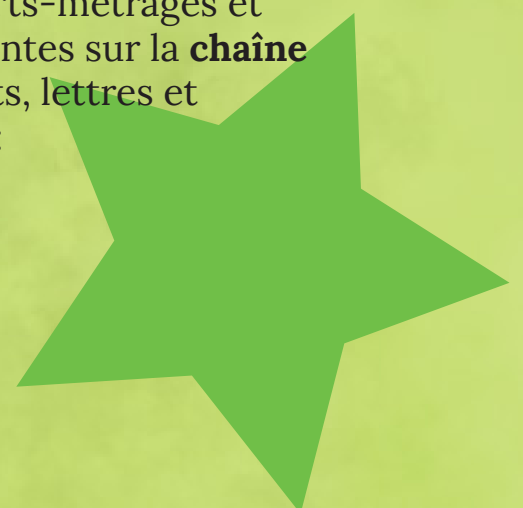


réalisateur Philippe Lesage, dans le cadre de la Berlinale. Rencontrer un artiste de cette envergure après avoir vu son film fut une expérience unique et particulièrement utile au développement de notre pensée critique. Nous avons également discuté avec lui de son parcours, ce qui a contribué à notre compréhension à propos de comment réaliser nos rêves et nous projeter en eux.



Plongez dans les différents univers cinématographiques des étudiants sur Vimeo !

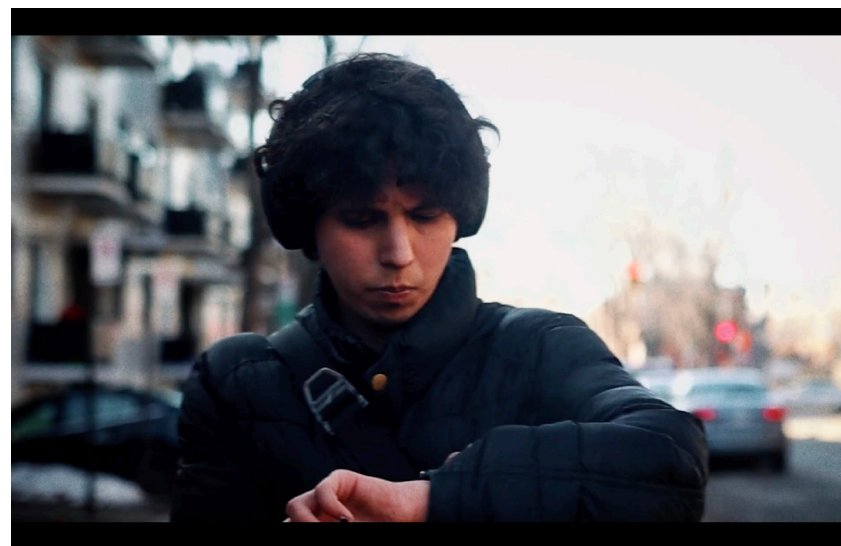
Vous pouvez visionner tous les films mentionnés sur les pages suivantes ainsi qu'une sélection d'autres courts-métrages et productions vidéo de nos étudiants et étudiantes sur la **chaîne Vimeo** de l'option Cinéma du programme Arts, lettres et communication du Collège de Maisonneuve :



Cinéma



Canticum Avis
Abdelaziz Benazzouz



Rêvavage
Tony Gonzalez

Cinéma

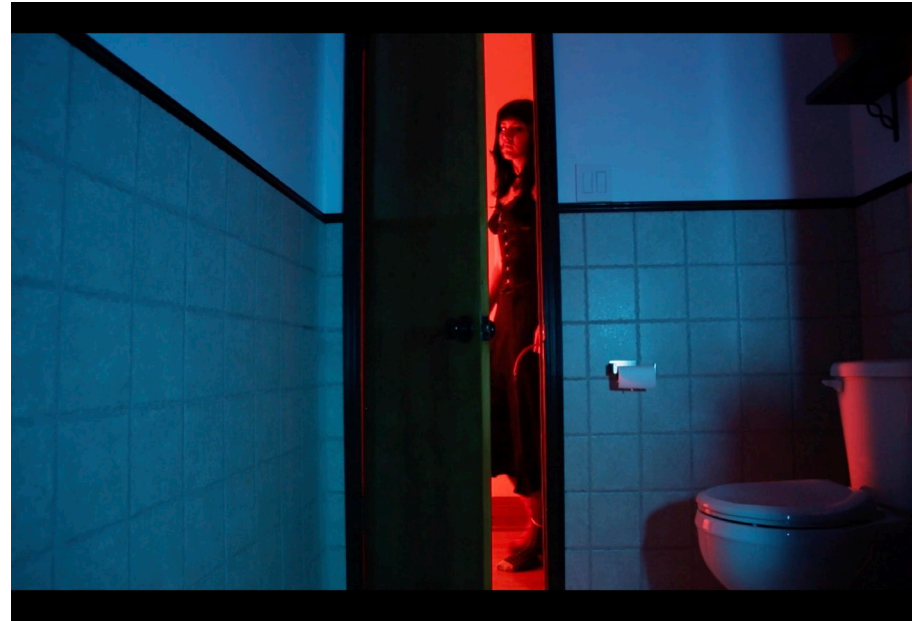


J'me taille
Julien Pronovost



Le Fardeau
Elyes Chafia

Cinéma



Monophasé
Raphaël Lake et Marion Sambor

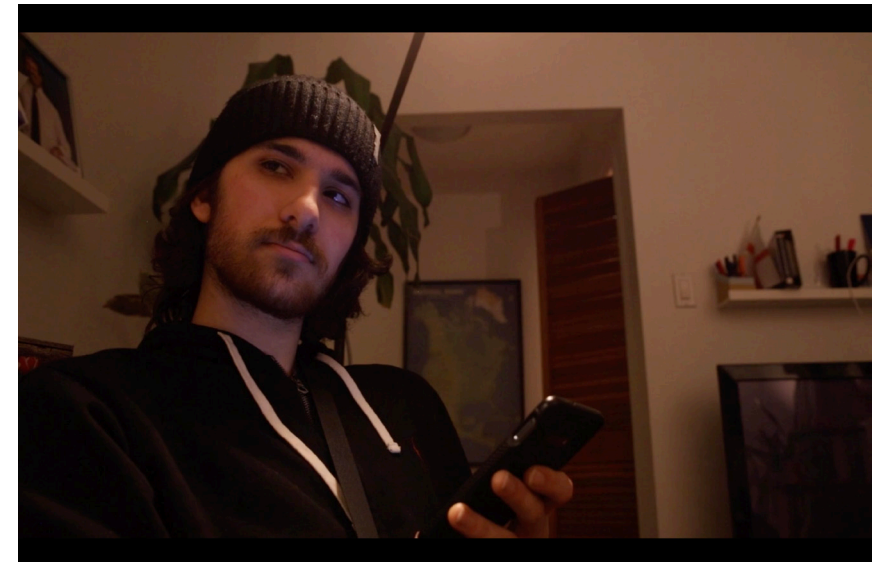


Celia
Félix Dufort et Myriam Landry

Cinéma



Party of the underdog
Laurance Darby

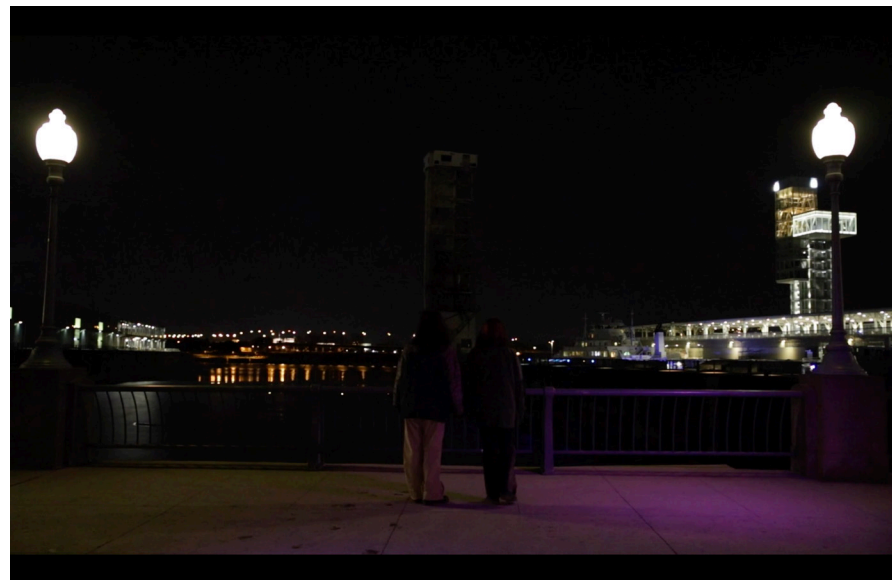


L'emmerde
Marwan Benyamina et Gabriel Nichols-Pétel

Cinéma



Scor-saisit
Thomas Asnong, Félix Brunette et Éliane Doré



Dissociés
Raphaël Lake et Marion Sambor

Cinéma



Ronde de nuit
Samuel Trépanier et Jessy Poissant



Western Revenge
Thomas Asnong



Zhu Rong
Marwan Benyamina



KINO MONTRÉAL

Le concours KINO, organisé par le profil Cinéma du programme Arts, lettres et communication du Collège de Maisonneuve, s'inspire du mouvement cinématographique international intitulé KINO MONTRÉAL, né dans la ville du même nom en 1999 et qui consiste à s'entourer de gens créatifs pour tourner des courts films avec peu de moyens et dans l'urgence. La devise des Kinoïtes est d'ailleurs: « Faire bien avec rien, faire mieux avec peu, mais le faire maintenant ».

Dans le contexte particulier du programme de cinéma du Collège de Maisonneuve, les critères de participation étaient simples : deux semaines pour réaliser un court-métrage de deux minutes à partir d'un thème commun.

Les Kino 2024

Lors du concours organisé à l'hiver 2024, les Kinoïtes ont eu la chance d'être évalués par le réalisateur Ara Ball qui est venu nous présenter en projection privée son dernier film (L'ouragan fuck you tabarnak).

Le film gagnant du prix Kino 2024 est Rêvage de Tony Gonzalez
Le gagnant du prix « Meilleur espoir » est Dissociés de Raphaël Lake et Marion Sambor.



Allez faire un tour par ici pour visionner les deux films gagnants ainsi que les dix finalistes :

The background is a light blue gradient with soft, out-of-focus purple and blue spots. Overlaid on this are several abstract shapes: a large, irregular cyan shape in the top left; a dark blue, wavy shape at the bottom; and a large, dark blue, curved shape on the right. A prominent wireframe sphere, composed of many thin, concentric lines, is positioned in the center-left. The word "Section" is written in a light blue, cursive script across the middle of the image.

Section

Arts Visuels

“L'art vise à
imprimer en nous
des sentiments
plutôt qu'à les
exprimer”

Henri Bergson - Essai sur les données
immédiates de la conscience

“Toute forme d'art est
une tentative pour
rationaliser un conflit
d'émotion dans l'esprit
de l'artiste”

Robert Graves - À propos de la poésie anglaise



Sans titre

Nadia Larbi



Dernier soupir du crépuscule

Laurence Ladouceur Darby



Sans titre

Fiona Chevarier

The background is a complex abstract composition. It features several overlapping wavy, organic shapes in shades of orange and light green. A dark green circle is positioned in the upper left, with a black line extending from its bottom edge and curving across the lower right. The text 'Section' is written in a cursive, orange font, and 'Balados' is written in a similar cursive, orange font to its right.

Section

Balados



La grève du front commun Fiona Chevarier et Nadia Larbi

Voici une sélection des baladodiffusions produites dans le cours Communication et pratiques médiatiques à l'automne 2023.

Curieux d'écouter les balados ?



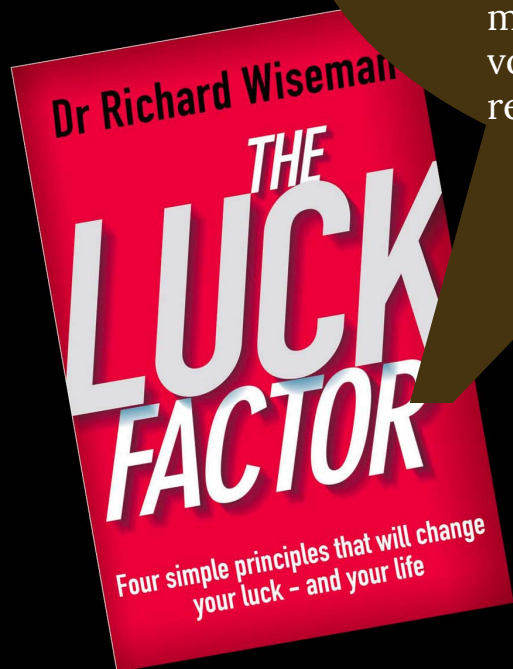
Cet automne, Montréal a vécu un événement tout à fait extraordinaire : pour la première fois depuis des décennies, le Front commun a allié toutes les enseignant.es de la province pour protester contre les conditions salariales et de travail. Immergez-vous dans une mobilisation qui marquera l'histoire de l'enseignement au Québec.





Comment être chanceux ? Nina Bouchard-Mazile, Mako Capuano et Maïka Thomson

Dans ce balado, notre animatrice Mako Capuano explore un thème rarement discuté: la chance! Elle aborde, entre autres, une question que plusieurs d'entre nous se posent: la chance est-elle vraiment une caractéristique immuable? Que vous vous considériez chanceux ou malchanceux, ce balado spécial chance vous invite à réfléchir sur votre propre relation avec ce concept énigmatique.



Mémoires de la nuit Victoria César, Salomé Goyette et Alicia Salvucci

Plongez-vous dans les histoires de constellations, dans les petits secrets que renferment les étoiles. Dans ce premier épisode de *Mémoires de la nuit*, l'incroyable Philippe Gervais, professeur émérite d'histoire de l'art au Collège de Maisonneuve, vous raconte le mythe d'Andromède qui a inspiré l'appellation de la constellation et la galaxie.



